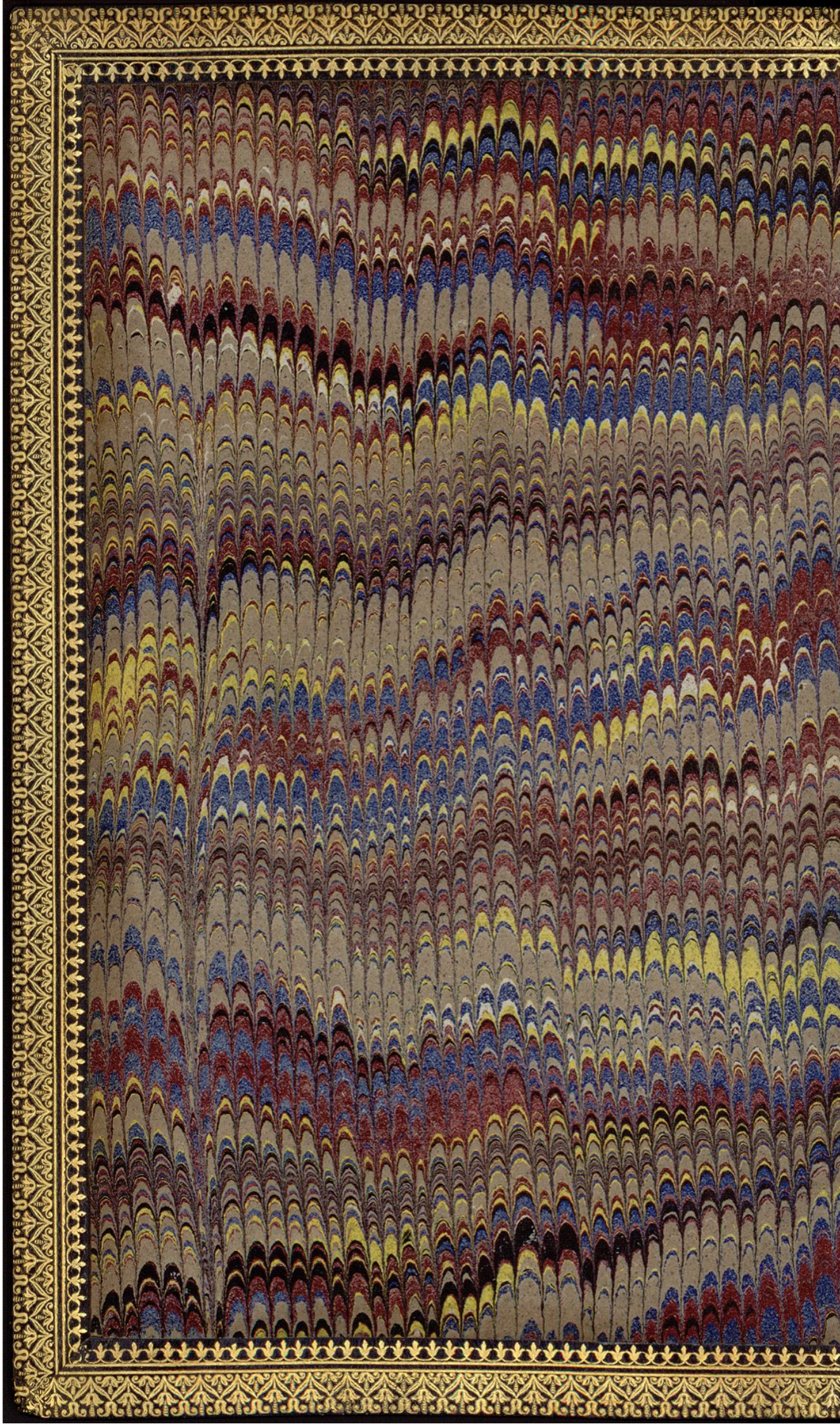
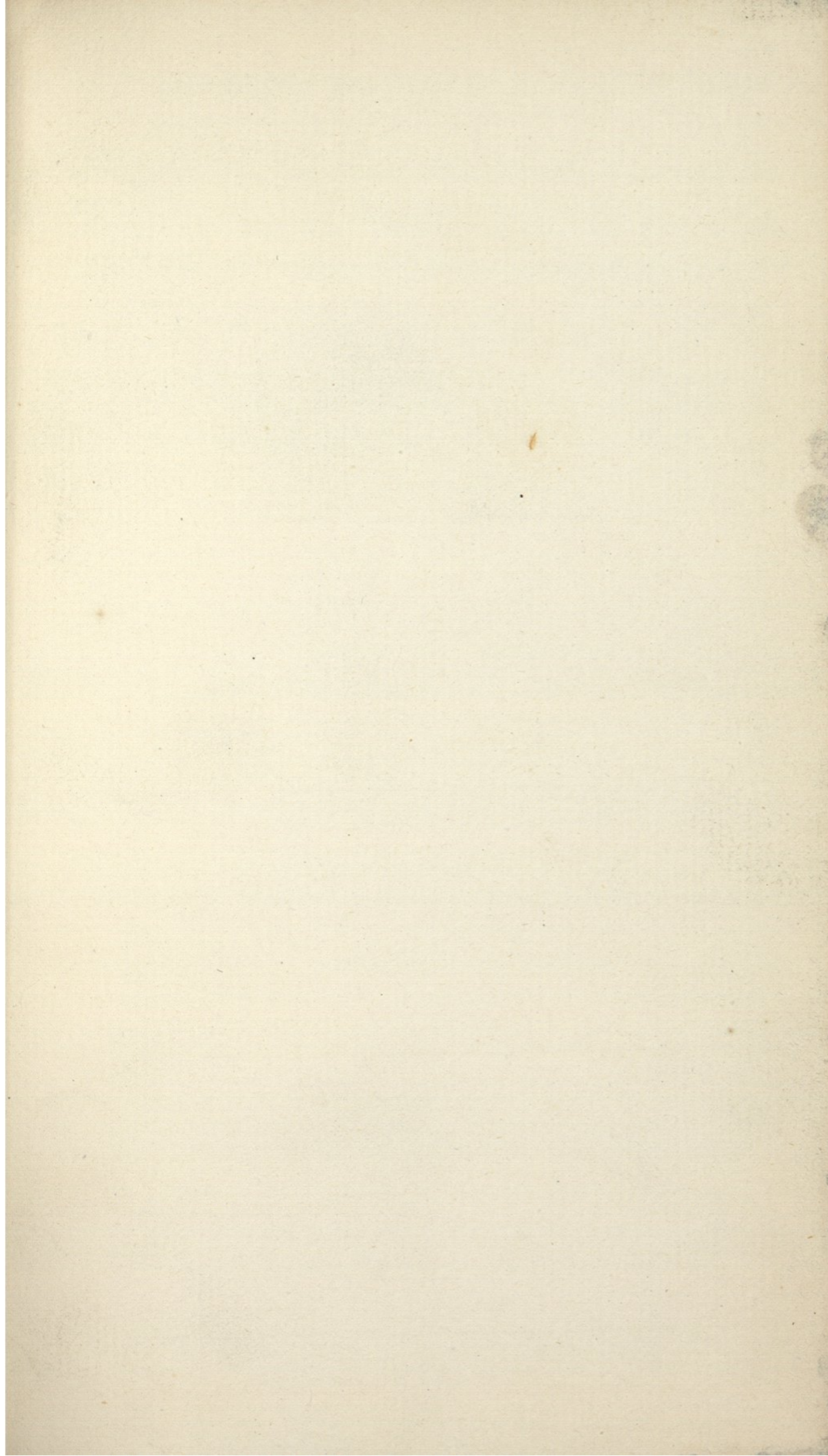


CONTES
DU
TEMPS
PASSÉ

1742







Contes de Ma
Mère Loyer

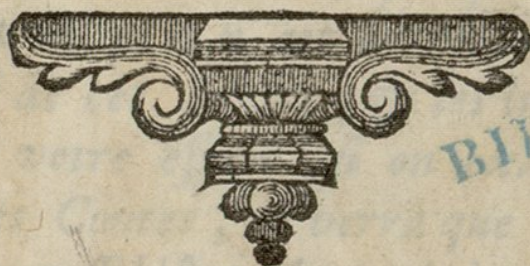


HISTOIRES
OU
CONTES
DU TEMS PASSÉ,

Avec des Moralités ;

Par M. PERRAULT.

*Nouvelle Edition augmentée d'une
Nouvelle , à la fin.*



BIBLIOTHEQUE

de

MR COUSIN

A LA HAYE.

M. DCC. XLII.

9678

HISTOIRES

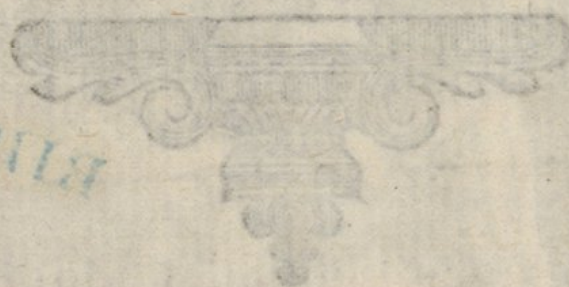
CONTES

DU TEMPS PASSE

Recueil des Mémoires

Par M. PERRAULT

Nouvelle Edition augmentée d'une
Nouvelle, &c. in 8vo.



BIBLIOTHEQUE

de

VECOUS

A LA HAYE

M. DECC. XEII

267



A

MADEMOISELLE.

M ADEMOISELLE,

*On ne trouvera pas étrange qu'un
Enfant ait pris plaisir à composer
les Contes de ce Recueil ; mais on
s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse
de vous le présenter. Cependant ,
MADEMOISELLE , quelque dis-
proportion qu'il y ait entre la sim-
plicité de ces Récits , & les lumie-
res de votre esprit , si on examine
bien les Contes , on verra que je ne
suis pas aussi blâmable que je le paroiss
d'abord. Ils renferment tous une
Morale très-sensée , & qui se décou-
vre plus ou moins , selon le degré de
pénétration de ceux qui les lisent ;*

* 3

d'ail-

E P I T R E.

d'ailleurs, comme rien ne marque tant la vaste étendue d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même tems aux plus grandes choses, & s'abaisser aux plus petites; on ne sera point surpris que la même Princesse, à qui la Nature & l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vrai que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la louable impatience d'instruire les enfans, fait imaginer des Histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfans qui n'en ont pas encore; mais à qui convient-il mieux de connoître comment vivent les Peuples, qu'aux Personnes que le Ciel destine à les conduire? Le désir de cette connoissance a poussé des Héros de votre Race, jusques dans des buttes & des cabanes, pour y voir de près & par eux-mêmes ce qui s'y passoit de plus particulier: cette connoissance leur ayant paru nécessaire

pour

E P I T R E.

*pour leur parfaite instruction. Quoi
qu'il en soit ,* M A D E M O I S E L L E ,

Pouvois - je mieux choisir pour
rendre vrai-semblable

Ce que la Fable a d'incroyable ?
Et jamais Fée au tems jamais ,
Fit-elle à jeune Créature ,
Plus de dons , & de dons exquis
Que vous en a fait la Nature !

Je suis avec un très-profond respect ,

M A D E M O I S E L L E ,

De Votre Altesse Royale ,

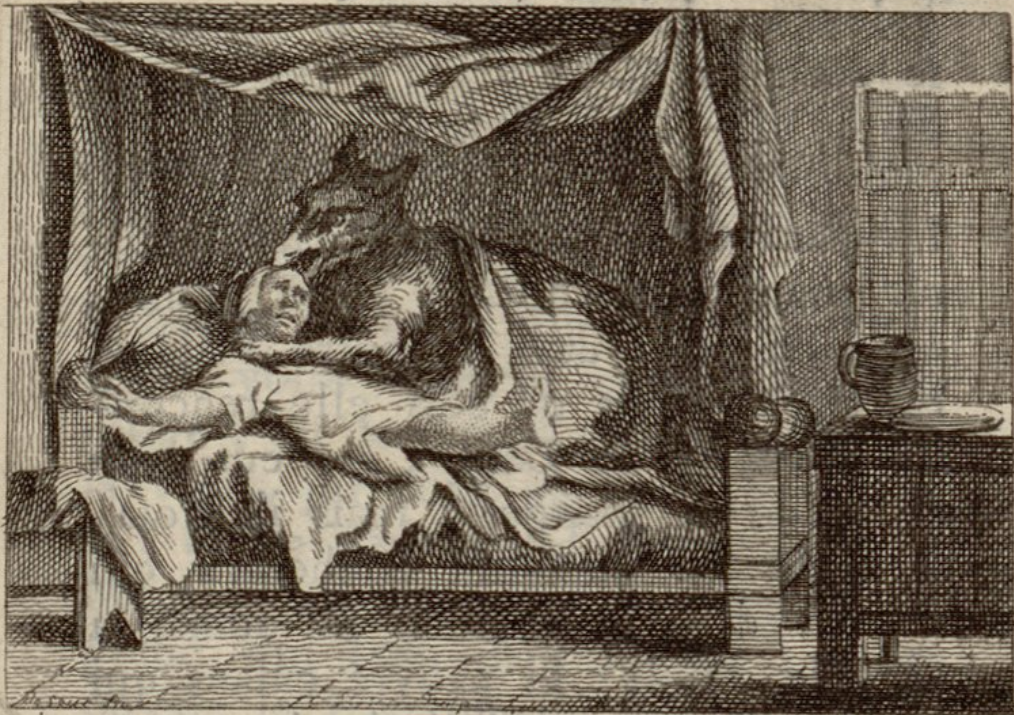
Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,

P. D A R M A N C O U R .

TABLE

Des Contes de ce Recueil.

L E petit Chaperon rouge. Page	1
Les Fées.	9
La Barbe bleuë.	11
La Belle au Bois dormant.	22
Le Maître Chat , ou le Chat bot- té.	39
Cendrillon , ou la petite Pantoufle de verre.	48
Riquet à la Houppe.	61
Le petit Poucet.	75
L'adroite Princesse.	93



LE PETIT CHAPERON
ROUGE.
CONTE.

L étoit une fois une petite fille de Village , la plus jolie qu'on eût sçû voir : sa Mere en étoit folle , & sa Mere grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit Chaperon rouge , qui lui seyoit si bien , que par tout on l'appelloit le petit Chaperon rouge.

Un jour sa Mere ayant fait des
A ga-

galettes , lui dit , va voir comment se porte ta Mere grand ; car on m'a dit qu'elle étoit malade : porte - lui une galette & ce petit pot de beure. Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa Mere grand , qui demouroit dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup , qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa , à cause de quelques bucherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit : la pauvre enfant qui ne sçavoit pas qu'il étoit dangereux de s'arrêter à écouter un Loup , lui dit , je vais voir ma Mere grand , & lui porter une galette avec un petit pot de beure que ma Mere lui envoie. Demeure-t-elle bien loin , lui dit le Loup ? Oh oui , dit le petit Chaperon rouge ; c'est par de-là le Moulin que vous voyez tout là-bas , là-bas , à la premiere maison du Village. Et bien dit le Loup , je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci , & toi par ce chemin-là , & nous verrons à qui plutôt y sera. Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui étoit le plus court ; & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long ,

s'a-

s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, & à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long-tems à arriver à la maison de la Mere grand; il heurte : Toc, toc, qui est là ? C'est votre fille le petit Chaperon rouge, dit le Loup, en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette, & un petit pot de beure que ma Mere vous envoie. La bonne Mere grand qui étoit dans son lit à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, lui cria, tire la chevillette, la bobinette cherra : le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, & la dévora en moins de rien; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte & s'alla coucher dans le lit de la Mere grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui quelque tems après vint heurter à la porte. Toc, toc, qui est-là ? Le petit Chaperon rouge qui entendit la grosse voix du Loup eut peur d'abord : mais croyant que sa Mere grand étoit enrhumée, répondit, c'est votre fille le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beure que ma Mere vous en

voye. Le Loup lui cria , en adoucissant un peu sa voix ; tire la chevillette , la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette , & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer , lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : mets la galette & le petit pot de beure sur la huche , & viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se deshabillement , & va se mettre dans le lit , où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mere grand étoit faite en son deshabilité. Elle lui dit , ma Mere grand , que vous avez de grands bras ! c'est pour mieux t'embrasser , ma fille : ma Mere grand , que vous avez de grandes jambes ! c'est pour mieux courir , mon enfant : ma Mere grand , que vous avez de grandes oreilles ! c'est pour mieux écouter , mon enfant : ma Mere grand , que vous avez de grands yeux ! c'est pour mieux voir , mon enfant. Ma Mere grande que vous avez de grandes dents ! c'est pour te manger. Et en disant ces mots , ce méchant Loup se jetta sur le petit Chaperon rouge , & la mangea.

MORALITÉ.

O N voit ici que des jeunes enfans ,
Sur-tout de jeunes filles ,
Belles , bien-faites , & gentilles ,
Font très - mal d'écouter toutes sortes
de gens ,

Et que ce n'est pas chose étrange ,
S'il en est tant que le Loup mange.

Je dis le Loup , car tous les Loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte ,
Sans bruit , sans fiel & sans cou-
roux ,

Qui privés , complaisans & doux
Suivent les jeunes Demoiselles ,
Jusques dans les maisons , jusques dans
les ruelles.

Mais hélas ! qui ne sçait que ces Loups
doucereux ,
De tous les Loups sont les plus dan-
gereux ?



LES FÉES.

CONTE.

IL étoit une fois une Veuve qui avoit deux filles : l'aînée lui ressembloit si fort & d'humeur & de visage , que qui la voyoit , voyoit la Mere. Elles étoient toutes deux si désagréables & si orgueilleuses , qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette qui étoit le vrai portrait de son Pere pour la douceur & pour l'honnêteté , étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eût sçu voir. Comme on aime naturellement son semblable , cette mere étoit folle de sa fille aînée , & en même tems avoit une aversion

sion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine & travailler sans cesse.

Il falloit entre autre chose, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demie-lieue du logis, & qu'elle en raportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette Fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. Oui-da, ma bonne mere, dit cette belle fille; & rinstant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la Fontaine, & la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bû, lui dit, vous êtes si belle, si bonne, & si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don, (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de Village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. Lorsque cette belle Fille arriva au logis, sa Mere la gronda de revenir si tard de la Fontaine. Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-

tems; & en disant ces mots il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, & deux gros Diamans. Que vois-je là, dit sa Mere toute étonnée? je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles & des Diamans: d'où vient cela, ma fille? (ce fut-là la première fois qu'elle l'appella sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé, non sans jeter une infinité de Diamans. Vrayement, dit la Mere, il faut que j'y envoie ma fille: tenez, Fanchon; voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle: ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la Fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la Fontaine: je veux que vous y alliez, reprit la Mere, & tout à l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la Fontaine, qu'elle vit sortir du Bois une Dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire: c'étoit la même Fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air & les habits d'une Princesse, pour
voir

voir jusqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? justement, j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame. J'en suis d'avis ; buvez à même si vous voulez. Vous n'êtes gueres honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère : & bien, puisque vous êtes si peu obligante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. D'abord que sa mere l'aperçut elle lui cria, Hé bien, ma fille ! Hé bien, ma Mere, lui répondit la brutale, en jettant deux vipères & deux crapaux. O ! Ciel, s'écria la Mere, que vois-je là ? c'est sa sœur qui en est cause, elle me le payera ; & aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla se sauver dans la Forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenoit de la chasse, la rencontra, & la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, & ce qu'elle avoit à pleurer. Helas ! Monsieur, c'est ma Mere qui m'a chassée du logis. Le fils du Roi qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles & autant de Diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui

conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux , & considérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre , l'emmena au Palais du Roi son pere , où il l'épousa. Pour sa sœur elle se fit tant hair , que sa propre Mere la chassa de chez elle , & la malheureuse après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir , alla mourir au coin d'un Bois.

MORALITÉ.

L Es Diamans & les Pistoles ,
Peuvent beaucoup sur les esprits :
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force , & sont d'un
plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ.

L 'Honnêteté coute des soins ,
Et veut un peu de complaisance.
Mais tôt ou tard elle a sa récompense ,
Et souvent dans le tems qu'on y pense la
moins.



LA

BARBE BLEUE.

CONTE.

IL étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la Ville & à la Campagne , de la vaisselle d'or & d'argent, des meubles en broderie , & des carosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avoit la Barbe bleue : cela le rendoit si laid & si terrible , qu'il n'étoit ni

femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui. Une de ses voisines, Dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en Mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la Barbe bleue. Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, & qu'on ne sçavoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleue pour faire connoissance les mena avec leur Mere, & trois ou quatre de leurs meilleures amies, & quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades, que parties de Chasse & de Pêche, que danses & festins, que colations : on ne dormoit point, & on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns les autres ; enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe si bleue, & que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la Ville, le mariage se conclut. Au
bour

bout d'un mois, la Barbe bleue dit à sa femme, qu'il étoit obligé de faire un voyage en Province de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la prioit de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fit venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la Campagne si elle vouloit, que par tout elle fit bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles: voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent qui ne sert pas tous les jours: voilà celles de mes coffres forts, où est mon or & mon argent, celles des cassettes où sont mes pierreries; & voilà le passe par-tout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez par tout; mais pour ce petit cabinet je vous défens d'y entrer, & je vous le défens de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venoit d'être ordonné; & lui après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse & part pour son voyage. Les voisines & les

bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune Mariée , tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le Mari y étoit , à cause de sa Barbe bleüe qui leur faisoit peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres , les cabinets , les garderobes , toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles , où elles ne pouvoient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries , des lits , des sofas , des cabinets , des guéridons , des tables & des miroirs , où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la tête , & dont les bordures les unes de glace , les autres d'argent & de vermeil doré , étoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eût jamais vues : elles ne cessoient d'exagérer & d'envier le bonheur de leur amie , qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses , à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité , que sans considérer qu'il étoit malhonnête de quitter sa compagnie , elle descendit par un escalier dérobé , & avec tant de précipitation , qu'elle pensa se rompre le cou

deux

deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son Mari lui avoit faite, & considérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation étoit si forte qu'elle ne put la surmonter: elle prit donc la petite clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées; après quelques momens elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de sang caillé, dans lequel se miroient les corps de plusieurs femmes mortes & attachées le long des murs. C'étoient toutes les femmes que la Barbe bleuë avoit épousées, & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet qu'elle venoit de retirer de la serrure lui tomba de la main: après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, & monta à sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en alloit point: elle eut beau la laver, & même la frotter avec du sable & avec du grais, il y

demeura

demeura toujours du sang. Car la clef étoit Fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleuë revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avoit reçu des Lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle il étoit parti, venoit d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'étoit passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? il faut, dit-elle, que je l'aye laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt : après plusieurs remises il fallut apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant considérée, dit à sa femme, pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? je n'en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort : vous n'en sçavez rien, reprit la Barbe bleue, je le sçai bien moi ; vous avez voulu entrer dans le cabinet ? Hé bien, Madame, vous y entrerez, & irez prendre votre place

ce auprès des Dames que vous y avez vues. Elle se jetta aux pieds de son Mari, en pleurant & en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle étoit; mais la Barbe bleue avoit un cœur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, Madame, lui dit-il, & tout à l'heure. Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de tems pour prier Dieu. Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorsqu'elle fut seule, elle appella sa sœur, & lui dit, ma sœur Anne, car elle s'appelloit ainsi, monte je te prie sur le haut de la Tour, pour voir si mes freres ne viennent point: ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'hui, & si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. La sœur Anne monta sur le haut de la Tour, & la pauvre affligée lui crioit de tems en tems, Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Et la sœur Anne lui répondit, je ne vois rien que le Soleil qui poudroye & l'herbe qui verdoye. Cependant la Barbe bleue

bleue tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force à sa femme, décens vite, ou je monterai là-haut. Encore un moment s'il vous plaît, lui répondit sa femme; & aussitôt elle crioit tout bas, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Et la sœur Anne répondoit, *je ne vois rien que le Soleil qui poudroye, & l'herbe qui verdoye.* Décens donc vite, crioit la Barbe bleue, ou je monterai là-haut. Je m'en vais, répondit la femme; & puis elle crioit, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. Sont-ce mes freres? Helas, non, ma sœur; je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas descendre, crioit la Barbe bleue. Encore un petit moment, répondit sa femme; & puis elle crioit, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Je vois, répondit-elle, deux Cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore: Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes freres; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, & alla se
jetter

jetter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée : cela ne sert de rien , dit la Barbe bleue , il faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux , & de l'autre levant le cou-telas en l'air , il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui , & le regardant avec des yeux mourans , le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. Non , non , dit-il , recommande-toi bien à Dieu ; & levant son bras. . . . Dans ce moment on heurta si fort à la porte , que la Barbe bleue s'arrêta tout court : on ouvrit , & aussitôt on vit entrer deux Cavaliers , qui mettant l'épée à la main , coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoient les freres de sa femme , l'un Dragon & l'autre Mousquetaire , de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver : mais les deux freres le poursuivirent de si près , qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le Perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps , & le laissèrent mort. La pauvre femme étoit presque aussi morte que son Mari , & n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses freres. Il se trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers , & qu'ainsi sa femme demeura

meura Maitresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune Gentilhomme, dont elle étoit aimée depuis long tems ; une autre partie à acheter des Charges de Capitaines à ses deux freres ; & le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme , qui lui fit oublier le mauvais tems qu'elle avoit passé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ.

L A curiosité malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours mille exemples
paroître.

C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir
bien léger ;

Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coute trop cher.

AUTRE MORALITÉ.

P Our peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du monde on sçache le gré-
moire,

On voit bientôt que cette Histoire
Est un Conte du temps passé.

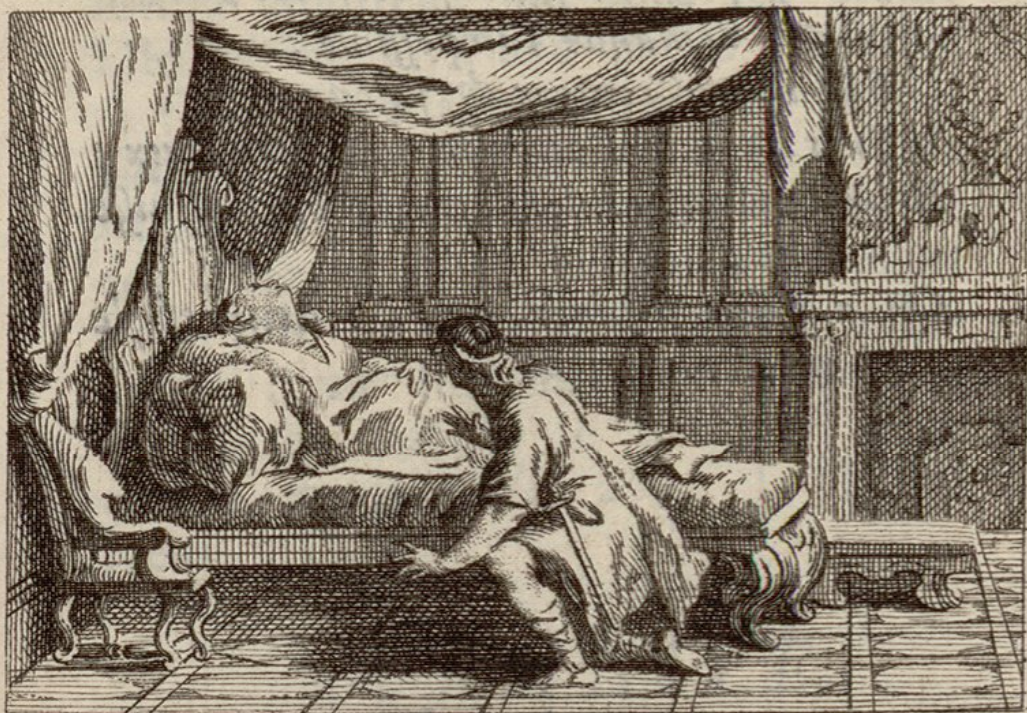
La Barbe bleuë.

21

Il n'est plus d'Epoux si terrible ,
Ni qui demande l'impossible :
Fût-il mal content & jaloux ,
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse
être ,
On a peine à juger qui des deux est le
maître.



LA



LA BELLE
AU BOIS
DORMANT.
CONTE.

IL y avoit une fois un Roi & une Reine, qui étoient si fâchés de n'avoir point d'enfans, si fâchés, qu'on ne sçauroit dire. Ils allèrent à toutes les Eaux du monde : Vœux, Pélérinages, tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisoit. Enfin pourtant la Reine devint grosse & accoucha

accoucha d'une fille : on fit un beau Baptême ; on donna pour Marraines à la petite Princesse toutes les Fées qu'on put trouver dans le Pays (il s'en trouva sept,) afin que chacune d'elles lui faisant un don , comme c'étoit la coutume des Fées en ce temps-là , la Princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du Baptême toute la Compagnie revint au Palais du Roi , où il y avoit un grand Festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique , avec un étui d'or massif , où il y avoit une cuillier , une fourchette , & un couteau de fin or , garni de diamans & de rubis. Mais comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avoit point priée , parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit sortie d'une Tour , & qu'on la croyoit morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif , comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que sept pour les sept Fées. La Vieille crut qu'on la méprisoit , & grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes Fées qui se trouva auprès d'elle , l'entendit , & jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don

à

à la petite Princesse, alla dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, & de pouvoir réparer autant qu'il lui seroit possible le mal que la Vieille auroit fait. Cependant les Fées commencerent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle seroit la plus belle personne du monde; celle d'après qu'elle auroit de l'esprit comme un Ange; la troisième qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit; la quatrième qu'elle danseroit parfaitement bien; la cinquième qu'elle chanteroit comme un rossignol; & la sixième qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant venu, elle dit en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se perceroit la main d'un fuseau, & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, & dit tout haut ces paroles: Rassurez-vous, Roi & Reine, votre fille n'en mourra pas: il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau;
mais

mais au lieu d'en mourir , elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans , au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la Vieille, fit publier aussi-tôt un Edit , par lequel il défendoit à toutes personnes de filer au fuseau , ni d'avoir des fuseaux chez soi sur peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans , le Roi & la Reine étant allés à une de leurs Maisons de plaisance , il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château , & montant de chambre en chambre , alla jusqu'au haut d'un Donjon dans un petit galetas , où une bonne Vieille étoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point oui parler des défenses que le Roi avoit faites de filer au fuseau. Que faites-vous là , ma bonne femme, dit la Princesse ? je file , ma belle enfant , lui répondit la Vieille qui ne la connoissoit pas. Ha ! que cela est joli , reprit la Princesse : comment faites-vous ? donnez-moi que je voye si j'en ferois bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau , que comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnoit ainsi , elle s'en perça la main , & tomba évanouie. La bonne Vieille

bien embarrassée , crie au secours : on vient de tous côtés ; on jette de l'eau au visage de la Princesse ; on la délasse ; on lui frappe dans les mains ; on lui frotte les temples avec de l'eau de la Reine de Hongrie : mais rien ne la faisoit revenir. Alors le Roi , qui étoit monté au bruit , se souvint de la prédiction des Fées , & jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât , puisque les Fées l'avoient dit , fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais , sur un lit en broderie d'or , & d'argent. On eût dit d'un Ange , tant elle étoit belle ; car son évanouissement n'avoit pas ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étoient incarnates , & ses levres comme du corail ; elle avoit seulement les yeux fermés , mais on l'entendoit respirer doucement , ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos , jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne Fée qui lui avoit sauvé la vie , en la condamnant à dormir cent ans , étoit dans le Royaume de Mataquin à douze mille lieues de là , lorsque l'accident arriva à la Princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain , qui avoit des bottes de sept lieues (c'étoient des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues

lieuës d'une seule enjambée.) La Fée partit aussitôt ; & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu , traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait ; mais comme elle étoit grandement prévoyante , elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller , elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château : voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui étoit dans ce Château , (hors le Roi & la Reine) Gouvernantes , Filles d'Honneur , Femmes de Chambre , Gentilshommes , Officiers , Maîtres d'Hôtel , Cuisiniers , Marmitons , Galopins , Gardes , Suisses , Pages , Valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étoient dans les Ecuries avec les Palfreniers , les gros matins de la basse-cour , & la petite *Pouffe* , petite chienne de la Princesse , qui étoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés , ils s'endormirent tous , pour ne se réveiller qu'en même tems que leur Maîtresse , afin d'être tous prêts à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui étoient au feu toutes pleines de Perdrix & de Faisans s'endormirent , & le feu aussi. Tout cela

se fit en un moment ; les Fées n'étoient pas longues à leur besogne. Alors le Roi & la Reine après avoir baisé leur cher enfant sans qu'elle s'éveillât , sortirent du Château , & firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires ; car il crut dans un quart d'heure tout autour du Parc une si grande quantité de grands arbres & de petits , de ronces & d'épines entrelassées les unes dans les autres , que bête ni homme n'y auroit pû passer : en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des Tours du Château , encore n'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier , afin que la Princesse pendant qu'elle dormiroit , n'eût rien à craindre des Curieux.

Au bout de cent ans , le fils du Roi qui régnoit alors , & qui étoit d'une autre famille que la Princesse endormie , étant allé à la chasse de ce côté-là , demanda ce que c'étoit que des Tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand Bois fort épais ; chacun lui répondit selon qu'il en avoit oui parler. Les uns disoient que c'étoit un vieux Château où il revenoit des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de la Contrée y faisoient leur Sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un

qu'un Ogre y demeuroit , & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper , pour les pouvoir manger à son aise , & sans qu'on le pût suivre , ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du Bois. Le Prince ne sçavoit qu'en croire , lors qu'un vieux Païsan prit la parole , & lui dit : Mon Prince , il y a plus de cinquante ans que j'ai oui dire à mon Pere , qu'il y avoit dans ce Château une Princesse , la plus belle qu'on eût sçu voir ; qu'elle y devoit dormir cent ans , & qu'elle seroit réveillée par le fils d'un Roi , à qui elle étoit réservée. Le jeune Prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettroit fin à une si belle aventure ; & poussé par l'amour & par la gloire , il résolut de voir sur le champ ce qui en étoit. A peine s'avancha-t-il vers le Bois , que tous ces grands arbres , ces ronces , & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le Château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra ; & ce qui le surprit un peu , il vit que personne de ses gens ne l'avoient pu suivre , parce que les arbres s'étoient rapprochés dès qu'il avoit été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un Prince jeune & amoureux est tou-

jours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte. C'étoit un silence affreux : l'image de la mort s'y présentoit par tout ; & ce n'étoient que des corps étendus d'hommes & d'animaux, qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien aux nés bourgeonnés, & à la face vermeille des Suisses, qu'ils n'étoient qu'endormis ; & leurs tasses où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient assez qu'ils s'étoient endormis en buvant. Il passa une grande cour pavée de marbre : il monta l'escalier ; il entre dans la salle des Gardes qui étoient rangés en haye, la carabine sur l'épaule, & ronflans de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes & de Dames, dormans tous, les uns debout, les autres assis : il entre dans une chambre toute dorée ; & il vit sur un lit, dont les rideaux étoient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : Une Princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant, & se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement étoit venuë, la Princesse s'éveilla ;

veilla ; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vûe ne sembloit le permettre : Est-ce vous mon Prince , lui dit-elle ? vous vous êtes bien fait attendre. Le Prince charmé de ces paroles , & plus encore de la manière dont elles étoient dites , ne sçavoit comment lui témoigner sa joie & sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés ; ils en plurent davantage : peu d'éloquence , beaucoup d'amour. Il étoit plus embarrassé qu'elle , & l'on ne doit pas s'en étonner : elle avoit eu le tems de songer à ce qu'elle auroit à lui dire ; car il y a apparence , (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée pendant un si long sommeil lui avoit procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils se parloient , & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le Palais s'étoit réveillé avec la Princesse : chacun songeoit à faire sa Charge ; & comme ils n'étoient pas tous amoureux , ils mourroient de faim. La Dame d'honneur pressée comme les autres , s'impatienta , & dit tout haut à la Princesse que la viande étoit servie. Le Prince aida à la Princesse

se à se lever : elle étoit tout habillée ; & fort magnifiquement ; mais il se garda bien de lui dire qu'elle étoit habillée comme ma mere grand , & qu'elle avoit un collet monté : elle n'en étoit pas moins belle. Ils passèrent dans un Salon de miroirs , & y soupèrent , servis par les Officiers de la Princesse. Les Violons & les Hautbois jouèrent de vieilles pièces , mais excellentes , quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus ; & après soupé , sans perdre de tems , le grand Aumonier les maria dans la Chapelle du Château , & la Dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la Princesse n'en avoit pas grand besoin ; & le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville où son Pere devoit être en peine de lui. Le Prince lui dit , qu'en chassant il s'étoit perdu dans la Forêt , & qu'il avoit couché dans la huche d'un Charbonnier , qui lui avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le Roi son Pere qui étoit bon homme , le crut : mais sa mere n'en fut pas bien persuadée ; & voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse , & qu'il avoit toujours une raison en main pour s'excuser , quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors , elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette.

Car

Car il vécut avec la Princeſſe plus de deux ans entiers , & en eut deux enfans , dont le premier qui fut une fille , fut nommée l'Aurore , & le ſecond un fils , qu'on nomma le Jour , parce qu'il paroifſoit encore plus beau que ſa ſœur. La Reine dit pluſieurs fois à ſon fils , pour le faire expliquer , qu'il falloit ſe contenter dans la vie ; mais il n'oſa jamais ſe fier à elle de ſon ſecret : il la craignoit quoiqu'il l'aimât ; car elle étoit de race Ogreſſe , & le Roi ne l'avoit épouſée qu'à cauſe de ſes grands biens. On diſoit même tout bas à la Cour qu'elle avoit les inclinations des Ogres , & qu'en voyant paſſer de petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à ſe retenir de ſe jeter ſur eux : ainſi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roi fut mort , ce qui arriva au bout de deux ans , & qu'il ſe vit le maître , il déclara publiquement ſon Mariage , & alla en grande Cérémonie querir la Reine ſa femme dans ſon Château. On lui fit une entrée magnifique dans la Ville Capitale , où elle entra au milieu de ſes deux enfans. Quelque tems après le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte ſon voiſin. Il laiffa la Régence du Royaume à la Reine ſa mere , & lui recommanda fort ſa femme & ſes

enfans : il devoit être à la guerre tout l'Été ; & dès qu'il fut parti , la Reine mere envoya sa Bru & ses enfans à une maison de campagne dans les Bois , pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après , & dit un soir à son Maître d'Hôtel , je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah ! Madame , dit le Maître d'Hôtel : je le veux , dit la Reine (& elle le dit d'un ton d'Ogresse , qui a envie de manger de la chair fraîche) & je la veux manger à la fausse Robert. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une Ogresse , prit son grand couteau , & monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit pour lors quatre ans , & vint en sautant & en riant se jeter à son col , & à lui demander du bon-bon. Il se mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains ; & il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau , & lui fit une si bonne saute , que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même tems la petite Aurore , & l'avoit donnée à sa femme , pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse-cour. Huit jours après la méchante Reine dit à son Maître d'Hôtel , je veux manger

manger à mon souper le petit Jour : il ne repliqua pas , résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour , & le trouva avec un petit fleuret à la main , dont il faisoit des armes avec un gros Singe : il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore , & donna à la place du petit Jour , un petit chevreau fort tendre , que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela étoit fort bien allé jusques-là ; mais un soir cette méchante Reine dit au Maître d'Hôtel , je veux manger la Reine à la même fausse que ses enfans. Ce fut alors que le pauvre Maître d'Hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avoit vingt ans passés , sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi : sa peau étoit un peu dure , quoique belle & blanche ; & le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela. Il prit la résolution pour sauver sa vie de couper la gorge à la Reine , & monta dans sa chambre , dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur , & entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune Reine : il ne voulut pourtant point la surprendre , & il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avoit reçu

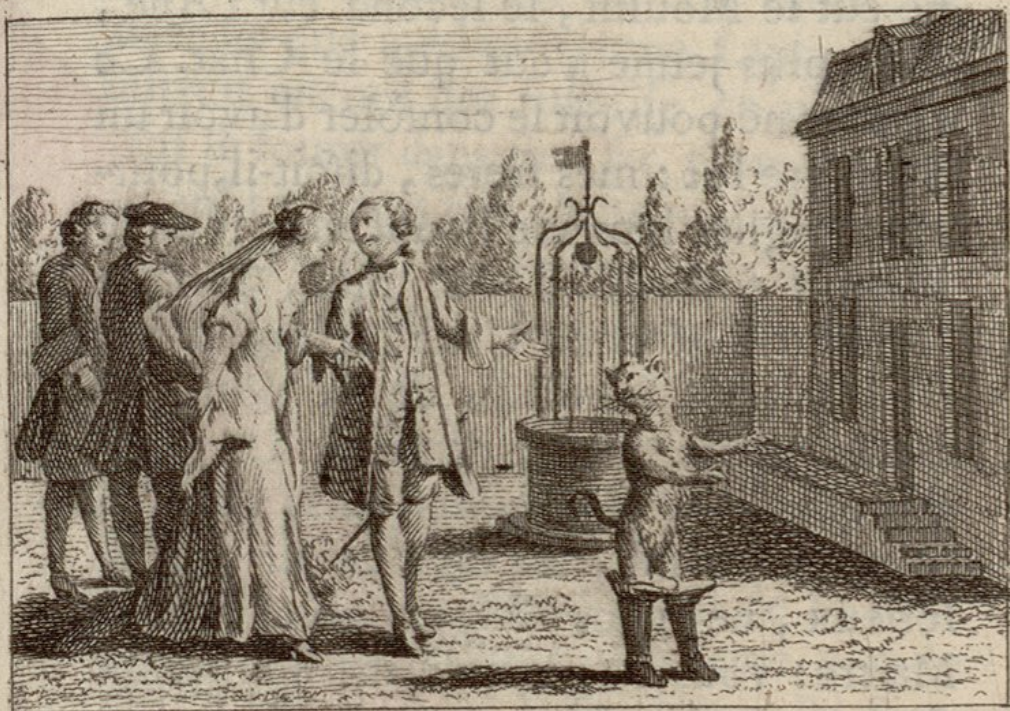
de la Reine Mere. Faites , faites, lui dit-elle , en lui tendant le col : exécutez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfans , mes pauvres enfans que j'ai tant aimés : elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevés sans lui rien dire. Non , non , Madame , lui répondit le pauvre Maître d'Hôtel tout attendri, vous ne mourrez point , & vous ne laisserez pas d'aller revoir vos enfans ; mais ce sera chez moi où je les ai cachés , & je tromperai encore la Reine , en lui faisant manger une jeune Biche en votre place. Il la mena aussitôt à sa chambre , où la laissant embrasser ses enfans & pleurer avec eux , il alla accommoder une biche , que la Reine mangea à son souper , avec le même appétit que si c'eût été la jeune Reine : elle étoit bien contente de sa cruauté ; & elle se préparoit à dire au Roi à son retour , que les Loups enragés avoient mangé la Reine sa femme & ses deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit à son ordinaire dans les cours & basse-cours du Château , pour y halener quelque viande fraîche , elle entendit dans une sale basse le petit Jour qui pleuroit , parce que la Reine sa Mere le vouloit faire fouetter , à cause qu'il avoit été méchant ; & elle en-

entendit aussi la petite Aurore qui demandoit pardon pour son frere. L'Ogresse reconnut la voix de la Reine & de ses enfans ; & furieuse d'avoir été trompée , elle commande dès le lendemain au matin , avec une voix épouvantable , qui faisoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la Cour une grande cuve , qu'elle fit remplir de Crapaux , de Vipères , de Couleuvres & de Serpens , pour y faire jetter la Reine & ses enfans , le Maître d'Hôtel , la femme & sa servante : elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étoient là , & les Bourreaux se préparoient à les jetter dans la cuve , lorsque le Roi qu'on n'attendoit pas fitôt entra dans la Cour à cheval ; il étoit venu en Poste , & demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n'osoit l'en instruire , quand l'Ogresse enragée de voir ce qu'elle voyoit , se jeta elle-même la tête la première dans la cuve , & fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en être fâché ; elle étoit sa mere : mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme & ses enfans.

MORALITÉ.

Attendre quelque tems pour avoir
 un Epoux ,
 Riche , bien-fait , galant & doux ,
 La chose est assez naturelle ;
 Mais l'attendre cent ans & toujours en
 dormant ,
 On ne trouve plus de femelle ,
 Qui dormît si tranquillement.
 La Fable semble encor vouloir nous faire
 entendre ,
 Que souvent de l'Hymen les agréables
 nœuds ,
 Pour être différés n'en sont pas moins
 heureux ,
 Et qu'on ne perd rien pour attendre.
 Mais le sexe avec tant d'ardeur ,
 Aspire à la foi conjugale ,
 Que je n'ai pas la force ni le cœur ,
 De lui prêcher cette Morale.



LE MAITRE CHAT,

O U

LE CHAT BOTTE.

C O N T E.

UN Meûnier ne laissa pour tous biens à trois enfans qu'il avoit, que son Moulin, son Ane & son Chat. Les partages furent bientôt faits ; ni le Notaire, ni le Procureur n'y furent point appelés. Ils auroient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné

né eut le Moulin , le second eut l'Ane ,
& le plus jeune n'eut que le Chat. Ce
dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un
si pauvre lot : mes freres , disoit-il , pour-
ront gagner leur vie honnêtement en se
mettant ensemble ; pour moi , lorsque
j'aurai mangé mon Chat , & que je me
serai fait un manchon de sa peau , il
faudra que je meure de faim. Le Chat
qui entendoit ce discours , mais qui n'en
fit pas semblant , lui dit d'un air posé &
sérieux , ne vous affligez point , mon
Maître : vous n'avez qu'à me donner un
sac , & me faire faire une paire de bottes
pour aller dans les broussailles , & vous
verrez que vous n'êtes pas si mal partagé
que vous croyez. Quoique le Maître du
Chat ne fit pas grand fond là-dessus , il
lui avoit vû faire tant de tours de sou-
plesse , pour prendre des Rats & des
Souris ; comme quand il se pendoit par
les pieds , ou qu'il se cachoit dans la fa-
rine pour faire le mort , qu'il ne déses-
péra pas d'en être secouru dans sa misé-
re. Lorsque le Chat eut ce qu'il avoit
demandé , il se botta bravement ; &
mettant son sac à son cou , il en prit les
cordons avec ses deux pattes de devant ,
& s'en alla dans une Garenne où il y
avoit grand nombre de Lapins. Il mit
du son & des lacerons dans son sac , &
s'é-

s'étendant comme s'il eût été mort , il attendit que quelque jeune Lapin , peu instruit encore des ruses de ce monde , vint se fourer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché , qu'il eut contentement ; un jeune étourdi de Lapin entre dans son sac , & le maître Chat tirant aussitôt les cordons le prit & le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proie , il s'en alla chez le Roi & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté , où étant entré il fit une grande révérence au Roi , & lui dit : voilà, Sire, un Lapin de Garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'étoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maître ,) m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis à ton Maître , répondit le Roi , que je le remercie , & qu'il me fait plaisir. Une autre fois il alla se cacher dans un bled , tenant toujours son sac ouvert , & lorsque deux perdrix y furent entrées , il tira les cordons , & les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi comme il avoit fait le Lapin de Garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix , & lui fit donner pour boire. Le Chat continua ainsi pendant deux ou trois mois de porter de tems en tems au Roi du Gibier de
la

la chasse de son Maître. Un jour qu'il sçut que le Roi devoit aller à la promenade sur le bord de la Riviere avec sa fille , la plus belle Princesse du monde , il dit à son maître , si vous voulez suivre mon conseil , votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la Riviere à l'endroit que je vous montrerai , & ensuite me laisser faire. Le Marquis de Carabas fit ce que son Chat lui conseilloit , sans sçavoir à quoi cela seroit bon. Dans le tems qu'il se baignoit le Roi vint à passer , & le Chat se mit à crier de toute sa force , au secours , au secours : voilà M. le Marquis de Carabas qui se noye. A ce cri le Roi mit la tête à la portière , & reconnoissant le Chat qui lui avoit apporté tant de fois du Gibier , il ordonna à ses Gardes qu'on allât vite au secours de M. le Marquis de Carabas. Pendant qu'on retiroit le pauvre Marquis de la Rivière , le Chat s'approchant du Carosse , dit au Roi que dans le tems que son maître se baignoit , il étoit venu des voleurs qui avoient emporté ses habits , quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa force : le drole les avoit cachés sous une grosse pierre. Le Roi ordonna aussitôt aux Officiers de sa Garde-robe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour Monsieur le Marquis de Carabas.

Le

Le Roi lui fit mille caresses ; & comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient sa bonne mine (car il étoit beau , & bien fait de sa personne) la fille du Roi le trouva fort à son gré , & le Comte de Carabas ne lui eut pas plutôt jetté deux ou trois regards fort respectueux , & un peu tendres , qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montât dans son Carosse , & qu'il fût de la promenade. Le Chat ravi de voir que son dessein commençoit à réussir , prit les devants ; & ayant rencontré des Païsans qui fauchoient un Pré , il leur dit , *Bonnes gens qui fau-chez , si vous ne dites au Roi que le Pré que vous fauchez appartient à Mr. le Marquis de Carabas , vous serez tous hachés menu comme chair à pâté.* Le Roi ne manqua pas à demander aux Fau-cheurs à qui étoit ce pré qu'ils fauchoient : c'est à Mr. le Marquis de Carabas , dirent-ils tous ensemble ; car la menace du Chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel héritage , dit le Roi au Marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, répondit le Marquis ; c'est un Pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le Maître Chat qui alloit toujours devant, rencontra des Moissonneurs , & leur dit , *Bonnes gens qui*
mois-

moissonnez , si vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à Monsieur le Marquis de Carabas , vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. Le Roi qui passa un moment après , voulut sçavoir à qui appartennoient tous les bleds qu'il voyoit. C'est à Monsieur le Marquis de Carabas , répondirent les Moissonneurs ; & le Roi s'en réjouit encore avec le Marquis. Le Chat qui alloit devant le Carosse , disoit toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontroit ; & le Roi étoit étonné des grands biens de Monsieur le Marquis de Carabas. Le Maître Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maître étoit un Ogre , le plus riche qu'on ait jamais vû ; car toutes les terres par où le Roi avoit passé étoient de la dépendance de ce Château. Le Chat eut soin de s'informer qui étoit cet Ogre , & ce qu'il sçavoit faire , & demanda à lui parler , disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son Château , sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre , & le fit reposer. On m'a assuré , dit le Chat , que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'Animaux ; que vous pouviez , par exemple , vous transformer en Lion , en Elephant : cela est vrai , répondit

pondit l'Ogre brusquement , & pour vous le montrer , vous m'allez voir devenir Lion. Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui , qu'il gagna aussitôt les goutières , non sans peine & sans péril , à cause de ses bottes qui ne valloient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque tems après , le Chat ayant vû que l'Ogre avoit quitté sa premiere forme , descendit , & avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a assuré encore , dit le Chat , mais je ne sçaurois le croire , que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux , par exemple , de vous changer en un rat , en une souris : je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. Impossible , reprit l'Ogre ? vous allez voir ; & en même tems il se changea en une souris qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plutôt apperçûe , qu'il se jetta dessus , & la mangea. Cependant le Roi qui vit en passant le beau Château de l'Ogre , voulut entrer dedans. Le Chat qui entendit le bruit du Carosse qui passoit sur le Pont-levis , courut au devant , & dit au Roi : Votre Majesté soit la bienvenue dans ce Château de Monsieur le Marquis de Carabas. Comment, Monsieur le Marquis , s'écria le Roi , ce Château est encore à vous ?

il ne se peut rien de plus beau que cette cour & que tous ces Bâtimens qui l'environnent ; voyons les dedans , s'il vous plaît. Le Marquis donna la main à la jeune Princesse ; & suivant le Roi qui montoit le premier , ils entrèrent dans une grande Sale où ils trouverent une magnifique Colation, que l'Ogre avoit fait préparer pour ses amis qui le devoient venir voir ce même jour-là , mais qui n'avoient pas osé entrer, sçachant que le Roi y étoit. Le Roi charmé des bonnes 'qualités de Monsieur le Marquis de Carabas , de même que sa fille qui en étoit folle , & voyant les grands biens qu'il possédoit , lui dit , après avoir bû cinq ou six coups , il ne tiendra qu'à vous , Monsieur le Marquis, que vous ne soyez mon gendre. Le Marquis faisant de grandes révérences , accepta l'honneur que lui faisoit le Roi ; & dès le même jour il épousa la Princesse. Le Chat devint grand Seigneur , & ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ.

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de Pere en Fils ,
Aux jeunes gens pour l'ordinaire ,
L'industrie & le sçavoir faire ,
Valent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ.

Si le fils d'un Meünier , avec tant de
vitesse ,
Gagne le cœur d'une Princesse ,
Et s'en fait regarder avec des yeux
mourans ;
C'est que l'habit , la mine & la jeu-
nesse ,
Pour inspirer de la tendresse ,
Ne sont pas des moyens toujours indif-
férens.



CENDRILLON,
OU LA PETITE
PANTOUFLE DE VERRE.
CONTE.

IL étoit une fois un Gentilhomme ,
qui épousa en secondes nœces une
femme , la plus hautaine & la plus fière
qu'on eût jamais vûe. Elle avoit deux
filles de son humeur , & qui lui ressem-
bloient en toutes choses. Le mari avoit
de son côté une jeune fille , mais d'une
douceur & d'une bonté sans exemple :
elle

elle tenoit cela de sa mere , qui étoit la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plutôt faites , que la belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant , qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'étoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées , qui frotoit la chambre de Madame , & celles de Mesdemoiselles ses filles : elle couchoit tout au haut de la maison dans un grenier sur une méchante pailleasse, pendant que ses sœurs étoient dans des chambres parquetées , où elles avoient des lits des plus à la mode , & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusques à la tête. La pauvre fille souffroit tout avec patience , & n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée , parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage , elle s'alloit mettre au coin de la cheminée , & s'asseoir dans les cendres ; ce qui faisoit qu'on l'appelloit communément dans le logis Cucendron : la cadette qui n'étoit pas si malhonnête que son aînée , l'appelloit Cendrillon. Cependant Cendrillon avec ses méchans habits , ne laissoit pas d'être cent fois
C plus

plus belle que ses sœurs , quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un Bal , & qu'il en pria toutes les personnes de qualité : nos deux Demoiselles en furent aussi priées ; car elles faisoient grande figure dans le Pays. Les voilà bien-aisées, & bien occupées à choisir les habits & les coëffures qui leur feroient le mieux : nouvelle peine pour Cendrillon ; car c'étoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs , & qui godronoit leurs manchettes : on ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit. Moi , dit l'ainée , je mettrai mon habit de velours rouge & ma garniture d'Angleterre. Moi , dit la cadette , je n'aurai que ma juppe ordinaire ; mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or , & ma barriere de diamans , qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya querir la bonne coëffeuse , pour dresser les cornettes à deux rangs , & on fit acheter des mouches de la bonne Faïseuse : elles appellerent Cendrillon pour lui demander son avis ; car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde , & s'offrit même à les coëffer , ce qu'elles voulurent bien. Et les coëffant , elles lui disoient : Cendrillon , serois-tu bien-aise d'aller

d'aller au Bal ? Hélas , Mesdemoiselles , vous vous mocquez de moi : ce n'est pas là ce qu'il me faut. Tu as raison ; on riroit bien , si on voyoit un Cendrillon aller au Bal. Une autre que Cendrillon les auroit coëffées de travers : mais elle étoit bonne , & elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger , tant elles étoient transportées de joie : on rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue , & elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva : on partit , & Cendrillon les suivit des yeux le plus long-tems qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus , elle se mit à pleurer. Sa Maraine , qui la vit toute en pleurs , lui demanda ce qu'elle avoit. Je voudrois bien. Je voudrois bien. Elle pleuroit si fort , qu'elle ne put achever. Sa Maraine , qui étoit Fée , lui dit : Tu voudrois bien aller au Bal , n'est-ce pas ? Hélas ouï , dit Cendrillon en soupirant. Hé bien , feras-tu bonne fille , dit sa Maraine , je t'y ferai aller ? Elle la mena dans sa chambre , & lui dit : Va dans le jardin , & apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussi-tôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver , & la porta à sa Ma-

raine , ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au Bal. Sa Maraine la creusa , & n'ayant laissé que l'écorce , la frappa de sa baguette ; & la citrouille fut aussi-tôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa sourisfière , où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la sourisfière , & à chaque souris qui sortoit , elle lui donnoit un coup de sa baguette ; & la souris étoit aussi-tôt changée en un beau cheval , ce qui fit un bel attelage de six chevaux , d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un cocher , je vais voir , dit Cendrillon , s'il n'y a point quelque rat dans la ratière ; nous en ferons un cocher. Tu as raison , dit sa Maraine , va voir. Cendrillon lui apporta la ratière , où il y avoit trois gros rats. La Fée en prit un d'entre les trois , à cause de sa maîtresse Barbe ; & l'ayant touché , il fut changé en un gros cocher , qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit : Va dans le jardin ; tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir , apporte-les-moi : elle ne les eut pas plutôt apportés , que la

Maraine

Maraine les changea en six laquais , qui montèrent aussi-tôt derriere le carrosse avec leurs habits chamarrés , & qui s'y tenoient attachés , comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon : Hé bien , voilà de quoi aller au Bal ; n'es-tu pas bien-aise ? Oui , mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits ? Sa Maraine ne fit que la toucher avec sa baguette ; & en même-tems ses habits furent changés en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarrés de pierreries : elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre , les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée , elle monta en carrosse ; mais sa Maraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit , l'avertissant que si elle demeuroid au Bal un moment davantage , son carrosse redeviendrait citrouille , ses chevaux des souris , ses laquais des lézards , & que ses vieux habits reprendroient leur premiere forme. Elle promit à sa Maraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du Bal avant minuit. Elle part , ne se sentant pas de joie. Le fils du Roi , qu'on alla avertir , qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne connoissoit point , courut la recevoir ; il lui donna la main à la des-

cente du carosse , & la mena dans la salle où étoit la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser , & les violons ne jouèrent plus , tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue : on n'entendoit qu'un bruit confus , ha , qu'elle est belle ! Le Roi même , tout vieux qu'il étoit , ne laissoit pas de la regarder , & de dire tout bas à la Reine , qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vu une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames étoient attentives à considérer sa coëffure & ses habits , pour en avoir dès le lendemain de semblables , pourvû qu'il se trouvât des étoffes assez belles , & des ouvriers assez habiles. Le fils du Roi la mit à la place la plus honorable , & ensuite la prit pour la mener danser : elle dansa avec tant de grace , qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation , dont le jeune Prince ne mangea point , tant il étoit occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs , & leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges & des citrons que le Prince lui avoit donnés ; ce qui les étonna fort , car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles cau-

onze heures trois quarts : elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie , & s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée , elle alla trouver sa Maraine ; & après l'avoir remerciée , elle lui dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au Bal , parce que le fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à sa Maraine tout ce qui s'étoit passé au Bal , les deux sœurs heurterent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes long-tems à revenir , leur dit-elle, en baillant , en se frottant les yeux , & en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller ! elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étoient quittées. Si tu étois venue au Bal , lui dit une de ses sœurs , tu ne t'y serois pas ennuyée : il y est venu la plus belle Princeesse , la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités , elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoît pas de joie : elle leur demanda le nom de cette Princeesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoissoit pas , que le fils du Roi en étoit fort en peine , & qu'il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle étoit. Cen-

drillon sourit, & leur dit : Elle étoit donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuses ! ne pourrois-je point la voir ? Hélas ! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis : prêtez votre habit à un vilain Cendrillon comme cela : il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise ; car elle auroit été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au Bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune Demoiselle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que sa Maraine lui avoit recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, & s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait une biche. Le Prince la suivit ; mais il ne put l'attraper ; elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, & avec ses

méchans habits , rien ne lui étant resté de toute sa magnificence , qu'une de ses petites pantoufles , la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point vu sortir une Princesse ; ils dirent qu'ils n'avoient vu sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vêtue , & qui avoit plus l'air d'une Payfanne que d'une Demoiselle. Quand ses deux sœurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étoient encore bien diverties , & si la belle Dame y avoit été : elles lui dirent que oui , mais qu'elle s'étoit enfuie lorsque minuit avoit sonné , & si promptement , qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre , la plus jolie du monde ; que le fils du Roi l'avoit ramassée , & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du Bal , & qu'assurément il étoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai ; car peu de jours après le fils du Roi fit publier à son de trompe , qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princesses , ensuite aux Duchesses , & à toute la Cour ; mais inutilement ; on la porta chez les deux

sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut sa pantoufle, dit en riant, que je voye si elle ne me feroit pas bonne : ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le Gentilhomme, qui faisoit l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit fort juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles : il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, & qu'elle y étoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore, quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Maraine, qui ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au Bal. Elles se jetterent à ses pieds, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon
les

les releva , & leur dit en les embrassant , qu'elle leur pardonnoit de bon cœur , & qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune Prince , parée comme elle étoit : il la trouva encore plus belle que jamais , & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon , qui étoit aussi bonne que belle , fit loger ses deux sœurs au Palais , & les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

MORALITÉ.

LA beauté pour le sexe est un rare trésor ;

De l'admirer jamais on ne se lasse.

Mais ce qu'on nomme bonne grace ,

Est sans prix , & vaut mieux encor.

C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa Maraine ,

En la dressant , en l'instruisant ,

Tant & si bien qu'elle en fit une Reine ;

Car ainsi sur ce Conte on va moralisant.

Belles , ce don vaut mieux que d'être bien coëffées.

Pour engager un cœur , pour en venir à bout ,

La bonne grace est le vrai don des
Fées ;
Sans elle on ne peut rien , avec elle on
peut tout.

AUTRE MORALITÉ.

C'Est sans doute un grand avanta-
ge ,
D'avoir de l'esprit , du courage ,
De la naissance , du bons sens ,
Et d'autres semblables talens ,
Qu'on reçoit du Ciel en partage :
Mais vous aurez beau les avoir ;
Pour votre avancement ce seront choses
vaines ,
Si vous n'avez , pour les faire valoir ,
Ou des Parains , ou des Maraines.



RIQUET

A LA HOUPPE.

CONTE.

IL étoit une fois une Reine qui accoucha d'un fils, si laid & si mal fait, qu'on douta long-tems s'il avoit forme humaine. Une Fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisseroit pas d'être aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit

noit de lui faire , donner autant d'esprit qu'il en auroit , à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre Reine , qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain Marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler , qu'il dit mille jolies choses , & qu'il avoit dans toutes ses actions je ne sçai quoi de si spirituel , qu'on en étoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houe de cheveux sur la tête , ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe ; car Riquet étoit le nom de la Famille.

Au bout de sept ou huit ans la Reine d'un Royaume voisin accoucha de deux filles ; la première qui vint au monde étoit plus belle que le jour : la Reine en fut si aise , qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avoit ne lui fît mal. La même Fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la Houpe étoit présente ; & pour modérer la joie de la Reine , elle lui déclara que cette petite Princesse n'auroit point d'esprit , & qu'elle seroit aussi stupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la Reine : mais elle eut quelques momens après un bien plus grand chagrin ; car la seconde fille dont elle accoucha , se trouva

trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, Madame, lui dit la Fée : votre fille sera récompensée d'ailleurs ; & elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. Dieu le veuille, répondit la Reine : mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle ? je ne puis rien pour elle, Madame, du côté de l'esprit, lui dit la Fée : mais je puis tout du côté de la beauté ; & comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. A mesure que ces deux Princesses devinrent grandes, leurs perfections crurent aussi avec elles ; & on ne parloit partout que de la beauté de l'aînée & de l'esprit de la cadette. Il est vrai aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à vûe d'œil, & l'aînée devenoit plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle étoit avec cela si mal-adroite, qu'elle n'eût pû ranger quatre Porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Quoique la beauté soit

soit un grand avantage dans une jeune personne , cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus belle pour la voir & pour l'admirer : mais bientôt après on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit , pour lui entendre dire mille choses agréables ; & on étoit étonné , qu'en moins d'un quart-d'heure l'aînée n'avoit plus personne auprès d'elle , & que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'aînée , quoique fort stupide , le remarqua bien ; & elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine , toute sage qu'elle étoit , ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise ; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre Princesse. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur , elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable , mais vêtu très-magnifiquement. C'étoit le jeune Prince Riquet à la Houpe , qui étant devenu amoureux d'elle sur ses portraits qui couroient par tout le monde , avoit quitté le Royaume de son pere pour avoir le plaisir de la voir & de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute
seule ,

seule , il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginables. Ayant remarqué , après lui avoir fait les complimens ordinaires , qu'elle étoit fort mélancolique , il lui dit : Je ne comprends point , Madame , comment une personne aussi belle que vous l'êtes , peut être aussi triste que vous le paroissez ; car quoique je puisse me vanter d'avoir vû une infinité de belles personnes , je puis dire que je n'en ai jamais vû dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire , Monsieur , lui répondit la Princesse ; & en demeura là. La beauté , reprit Riquet à la Houpe , est un si grand avantage , qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; & quand on le possède , je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse vous affliger beaucoup. J'aimerois mieux , dit la Princesse , être aussi laide que vous , & avoir de l'esprit , que d'avoir de la beauté comme j'en ai , & être bête autant que je le suis. Il n'y a rien , Madame , qui marque davantage qu'on a de l'esprit , que de croire n'en pas avoir ; & il est de la nature de ce bien-là , que plus on en a , plus on croit en manquer. Je ne sçai pas cela , dit la Princesse : mais je sçai bien que je suis fort bête ; & c'est de là que vient le chagrin qui me tue.

Si

Si ce n'est que cela , Madame , qui vous afflige , je puis aisément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous , dit la Princesse ? J'ai le pouvoir , Madame , dit Riquet à la Houpe , de donner de l'esprit autant qu'on en sçauroit avoir à la personne que je dois aimer le plus ; & comme vous êtes , Madame , cette personne , il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir , pourvû que vous vouliez bien m'épouser. La Princesse demeura toute interdite , & ne répondit rien. Je vois , reprit Riquet à la Houpe , que cette proposition vous fait de la peine , & je ne m'en étonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. La Princesse avoit si peu d'esprit , & en même-tems une si grande envie d'en avoir , qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui étoit faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houpe , qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour , qu'elle se sentit toute autre qu'elle n'étoit auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisoit , & à le dire d'une manière fine , aisée & naturelle. Elle commença dès ce moment une conversation

versation galante , & soutenue avec Riquet à la Houpe , où elle babilla d'une telle force , que Riquet à la Houpe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en étoit réservé pour lui-même. Quand elle fut retournée au Palais , toute la Cour ne sçavoit que penser d'un changement si subit & si extraordinaire ; car autant qu'on lui avoit oui dire d'impertinences auparavant , autant lui entendoit-on dire de choses bien sentées & infiniment spirituelles. Toute la Cour en eut une joie qui ne se peut imaginer : il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise , parce que n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit , elle ne paroissoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable. Le Roi se conduisoit par ses avis , & alloit même quelquefois tenir le Conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu , tous les jeunes Princes des Royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer , & presque tous la demandèrent en mariage ; mais elle n'en trouvoit point qui eût assez d'esprit , & elle les écoutoit tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant , si riche , si spirituel & si bien fait , qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté

volonté pour lui. Son pere s'en étant apperçu, lui dit qu'il la faisoit la maîtresse sur le choix d'un Epoux, & qu'elle n'avoit qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit & plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son pere, qu'il lui donnât du tems pour y penser. Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent, & qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouit que l'un disoit, apporte-moi cette marmite; l'autre, donne-moi cette chaudiere; l'autre, mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même-tems; & elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de Cuisiniers, de Marmitons, & de toutes sortes d'Officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente Rôtisseurs, qui allerent se camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, & qui tous la

lardoire

lardoire à la main , & la queue de renard sur l'oreille , se mirent à travailler en cadence au son d'une chanson harmonieuse. La Princesse étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient. C'est , Madame , lui répondit le plus apparent de la bande , pour le Prince Riquet à la Houpe , dont les noces se feront demain. La Princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit été , & se ressouvenant tout à coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour , elle avoit promis d'épouser le Prince Riquet à la Houpe , elle pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en souvenoit pas , c'est que quand elle fit cette promesse , elle étoit une bête , & qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince lui avoit donné , elle avoit oublié toutes ses sottises. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade , que Riquet à la Houpe se présenta à elle , brave , magnifique , & comme un Prince qui va se marier. Vous me voyez , dit-il , Madame , exact à tenir ma parole ; & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre , & me rendre , en me donnant la main , le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouerai franchement , répondit la Princesse , que

je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus , & que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. Vous m'étonnez , Madame , lui dit Riquet à la Houpe. Je le crois , dit la Princesse ; & assurément si j'avois affaire à un brutal , à un homme sans esprit , je me trouverois bien embarrassée. Une Princesse n'a que sa parole , me diroit-il ; & il faut que vous m'épousiez , puisque vous me l'avez promis : mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit , je suis sûre qu'il entendra raison. Vous sçavez que quand je n'étois qu'une bête , je ne pouvois néanmoins me résoudre à vous épouser : comment voulez-vous , qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné , qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois , je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pû prendre dans ce tems-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser , vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise , & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme sans esprit , répondit Riquet à la Houpe , seroit bien reçu , comme vous venez de le dire , à vous reprocher votre manque de parole , pourquoi voulez-vous , Madame , que je
n'en

n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit , soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas ? le pouvez-vous prétendre , vous qui en avez tant , & qui avez tant souhaité d'en avoir ? Mais venons au fait , s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur , y a-t'il quelque chose en moi qui vous déplaît ? Etes-vous mal contente de ma naissance , de mon esprit , de mon humeur & de mes manieres ? Nullement , répondit la Princesse ; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela est ainsi , reprit Riquet à la Houpe , je vais être heureux , puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire , lui dit la Princesse ? Cela se fera , répondit Riquet à la Houpe , si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; & afin Madame , que vous n'en doutiez pas , sçachez que la même Fée , qui au jour de ma naissance , me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairoit , vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez , & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose est ainsi , dit la Princesse ,

cesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus aimable; & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. La Princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle eût jamais vû. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la Fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la Princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, & sur toutes les bonnes qualités de son ame & de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; & qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avoit vû boïtter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air panché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux, qui étoient louches, ne lui en parurent que plus brillans; que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour; & qu'enfin son gros nés rouge eut pour elle quelque chose de martial & d'héroïque. Quoiqu'il en soit, la
Princesse

Princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pourvû qu'il en obtint le consentement du Roi son pere. Le Roi ayant sçu que sa fille avoit beaucoup d'estime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un Prince très-spirituel & très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain les nôces furent faites, ainsi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu, & selon les ordres qu'il en avoit donnés long-tems auparavant.

MORALITÉ.

CE que l'on voit dans cet Ecrit ,
 Est moins un Conte en l'air que la
 vérité même :
 Tout est beau dans ce que l'on aime ,
 Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ.

DAns un objet où la nature ,
 Aura mis de beaux traits , & la
 vive peinture
 D'un teint où jamais l'Art ne sçauroit
 arriver ,
 Tous ces dons pourront moins , pour ren-
 dre un cœur sensible ,
 Qu'un seul agrément invisible ,
 Que l'Amour y fera trouver.



LE PETIT
POUCET.
CONTE.

IL étoit une fois un Bucheron & une Bucheronne , qui avoient sept enfans tous Garçons. L'ainé n'avoit que dix ans , & le plus jeune n'en avoit que sept. On s'étonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de tems ; mais c'est que sa femme alloit vite en besogne , & n'en faisoit pas moins que deux à la fois. Ils étoient fort pauvres ,

& leurs sept enfans les incommodoient beaucoup , parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrina encore , c'est que le plus jeune étoit fort délicat , & ne disoit mot , prenant pour bêtise ce qui étoit une marque de la bonté de son esprit. Il étoit fort petit , & quand il vint au monde il n'étoit guère plus gros que le pouce ; ce qui fit que l'on l'appella le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le souffredouleurs de la maison , & on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin , & le plus avisé de tous ses frères ; & s'il parloit peu , il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-facheuse , & la famine fut si grande , que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans étoient couchés , & que le Bucheron étoit auprès du feu avec sa femme , il lui dit , le cœur serré de douleur : Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans : je ne sçaurois les voir mourir de faim devant mes yeux , & je suis résolu de les mener perdre demain au Bois , ce qui sera bien aisé ; car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter , nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent. Ah ! s'écria la Bucheronne , pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes enfans ? Son mari

mari avoit beau lui représenter leur grande pauvreté ; elle ne pouvoit y consentir : elle étoit pauvre ; mais elle étoit leur mere. Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui seroit de les voir mourir de faim , elle y consentit , & alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouit tout ce qu'ils dirent ; car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires , il s'étoit levé doucement , & s'étoit glissé sous l'escabelle de son pere pour les écouter sans être vû. Il alla se recoucher , & ne dormit point du reste de la nuit , songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin , & alla au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs , & ensuite revint à la maison. On partit , & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres. Ils allerent dans une Forêt fort épaisse , où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois , & ses enfans à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le Pere & la Mere les voyant occupés à travailler , s'éloignérent d'eux insensiblement , & puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné. Lors que ces enfans se virent seuls , ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Pou-

cet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendrait à la maison ; car en marchant , il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc , ne craignez point, mes freres : mon Pere & ma Mere nous ont laissé ici ; mais je vous remenerai bien au logis , suivez-moi seulement : ils le suivirent , & il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étoient venus dans la Forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer ; mais ils se mirent tous contre la porte , pour écouter ce que disoient leur Pere & leur Mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arrivèrent chez eux , le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long-tems , & dont ils n'espéroient plus rien. Cela leur redonna la vie ; car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit long-tems qu'ils n'avoient mangé , elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés , la Bucheronne dit : hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfans ? ils feroient bonne chère de ce qui nous reste - là ; mais
aussi

aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avois bien dit que nous nous en repentirions : que font-ils maintenant dans cette Forêt ? Hélas ! mon Dieu, les Loups les ont peut-être déjà mangés ; tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans. Le Bucheron s'impatienta à la fin ; car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bucheronne étoit toute en pleurs : Hélas ! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ? Elle le dit une fois si haut que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble, nous voila, nous voila. Elle courut vite leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans : vous êtes bien las, & vous avez bien faim ; & toi, Pierrot, comme te voilà crotté : vien que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit son fils aîné qu'elle aimoit

plus que tous les autres , parce qu'il étoit un peu rousseau , & qu'elle étoit un peu rousse. Ils se mirent à Table , & mangèrent d'un apétit qui faisoit plaisir au Pere & à la Mere , à qui ils racontotent la peur qu'ils avoient eue dans la Forêt , en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux , & cette joie dura tant que les dix écus durèrent ; mais lorsque l'argent fut dépensé , ils retombèrent dans leur premier chagrin , & résolurent de les perdre encore ; & pour ne pas manquer le coup , de les mener bien plus loin que la premiere fois. Ils ne purent parler de cela si secrettement , qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet , qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux , il ne put en venir à bout ; car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire , lorsque la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuné , il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux , en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeroient : il le ferra donc dans sa poche. Le Pere & la Me-

re les menèrent dans l'endroit de la Forêt le plus épais & le plus obscur, & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant & les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avoit semé par tout où il avoit passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette: les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé. Les voilà donc bien affligés; car plus ils s'égaroient, & plus ils s'enfonçoient dans la Forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissoient à chaque pas, tomboient dans la boue d'où ils se relevoient tout crottés, ne sçachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvreroit rien: ayant tourné la tête de tous côtés, il vit un petite lueur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par de-là la Forêt. Il descendit de l'Arbre; & lorsqu'il fut à terre

il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant ayant marché quelque tems avec ses freres du côté qu'il avoit vû la lumière, il la revit en sortant du Bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où étoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs ; car souvent ils la perdoient de vûe, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'il descendoient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient ; le petit Poucet lui dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la Forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, & leur dit : hélas ! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus ? sçavez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans ? Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres, que ferons-nous ? il est bien sûr que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous ; & cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange : peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui
crut

crut qu'elle pourroit les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, & les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre. Comme ils commençoient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'étoit l'Ogre qui revenoit. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le soupé étoit prêt & si on avoit tiré du vin, & aussitôt se mit à table. Le Mouton étoit encore tout sanglant; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentiez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers; & il y a ici quelque chose que je n'entens pas : en disant ces mots il se leva de Table, & alla droit au lit. Ah, dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! je ne sçais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me

venir voir ces jours-ici. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les Ogres , qui bien loin d'avoir de la pitié les dévoroit déjà des yeux , & disoit à sa femme , que ce seroient-là de friands morceaux lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sausse. Il alla prendre un grand couteau , & en approchant de ces pauvres enfans , il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un , lorsque sa femme , lui dit : que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de tems demain ? Tai-toi , reprit l'Ogre ; ils en seront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande , reprit sa femme : voilà un Veau , deux Moutons & la moitié d'un Cochon. Tu as raison , dit l'Ogre : donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas , & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joye , & leur porta bien à souper ; mais ils ne purent manger , tant ils étoient saisis de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire , ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire ; ce qui lui donna un peu dans la tête , & l'obligea de s'aller coucher. L'O-

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere ; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu , & une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore fort méchantes ; mais elles promettoient beaucoup , car elles mordoient déjà les petits enfans pour en sucer le sang. On les avoit fait coucher de bonne heure ; & elles étoient toutes sept dans un grand lit , ayant chacune une Couronne d'or sur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons , après quoi elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la tête , & qui craignoit qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même , se leva vers le milieu de la nuit , & prenant les bonnets de ses freres & le sien , il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre , après leur avoir

ôté leurs Couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses freres & de la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La chose réussit comme il l'avoit pensé; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois: il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre, qui lui tâtoit la tête, comme il avoit tâté celle de tous ses freres. L'Ogre qui sentit les Couronnes d'or: Vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons: Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment: en disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit

dit ronfler l'Ogre, il réveilla ses freres, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, & sauterent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans sçavoir où ils alloient. L'Ogre s'étant éveillé dit à sa femme, va-t-en là-haut habiller ces petits drôles de hier au soir. L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillât, & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir : elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle apperçut ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.) L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop long-tems à faire la besogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah ! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il ? ils me le payeront les malheureux, & tout à l'heure. Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nés de sa femme, & l'ayant fait revenir : donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui

lui dit-il , afin que j'aïlle les attraper. Il se mit en campagne , & après avoir couru de tous côtés , enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfans , qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne , & qui traversoit des rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient , y fit cacher ses six freres , & s'y fourra aussi , regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement , (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme ,) voulut se reposer , & par hazard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étoient cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue , il s'endormit après s'être reposé quelque tems , & vint à ronfler si effroyablement , que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur , & dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort , & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil

& gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitôt : les bottes étoient fort grandes & fort larges ; mais comme elles étoient Fées, elles avoient le don de s'agrandir & de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chauffoit, de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds & à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger ; car il a été pris par une troupe de Voleurs, qui ont juré de le tuer, s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a apperçu, & m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. La bonne femme fort effrayée lui donna aussitôt tout ce qu'elle avoit ; car cet Ogre ne
laissoit

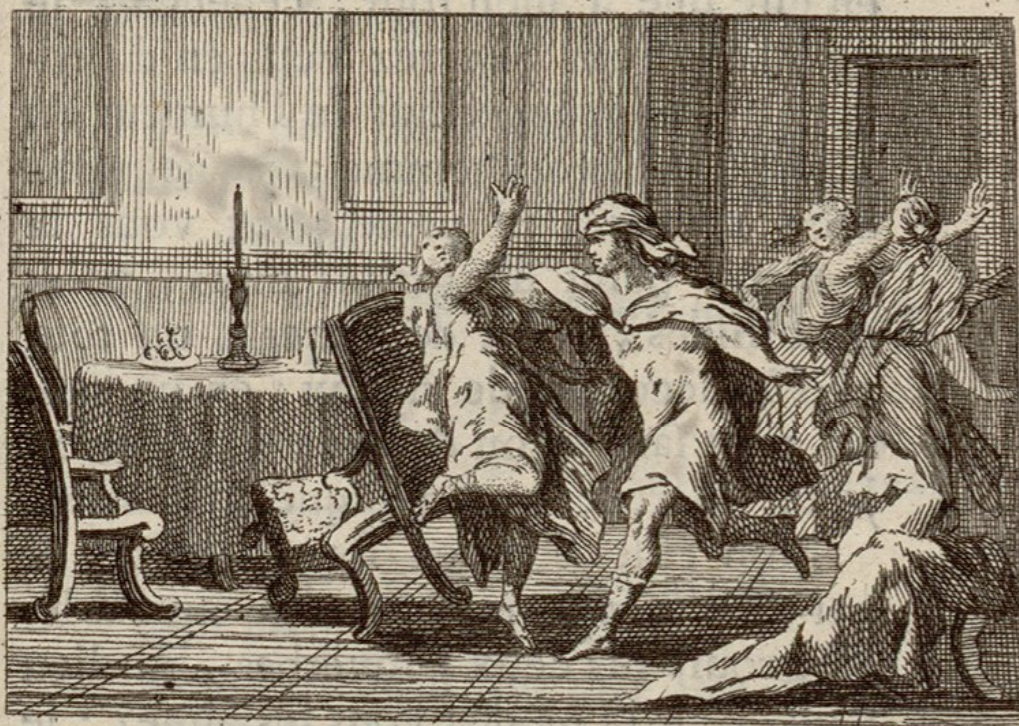
laissoit pas d'être fort bon mari , quoiqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre , s'en revint au logis de son pere , où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurant pas d'accord de cette dernière circonstance , & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues , parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le sçavoir de bonne part , & même pour avoir bû & mangé dans la maison du Bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre , il s'en alla à la Cour , où il sçavoit qu'on étoit fort en peine d'une armée , qui étoit à deux cens lieues de là , & du succès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla , disent-ils , trouver le Roi , & lui dit que s'il le fouhaitoit , il lui rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même ; & cette première course l'ayant fait connoître , il gagnoit tout.

tout ce qu'il vouloit : car le Roi le
 payoit parfaitement bien pour porter ses
 Ordres à l'Armée ; & une infinité de
 Dames lui donnoient tout ce qu'il vou-
 loit pour avoir des nouvelles de leurs
 Amans , & ce fut-là son plus grand gain.
 Il se trouvoit quelques femmes qui le
 chargeoient de lettres pour leurs maris ;
 mais elles le payoient si mal , & cela al-
 loit à si peu de chose , qu'il ne daignoit
 pas mettre en ligne de compte , ce qu'il
 gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait
 pendant quelque tems le métier de cou-
 rir , & y avoir amassé beaucoup de bien ,
 il revint chez son pere , où il n'est pas
 possible d'imaginer la joye qu'on eut de
 le revoir. Il mit toute sa famille à son
 aise. Il acheta des Offices de nouvelle
 création pour son pere & pour ses freres ;
 & par-là il les établit tous , & fit parfai-
 tement bien sa Cour en même-tems.

MORALITÉ.

ON ne s'afflige point d'avoir beau-
 coup d'enfans ,
 Quand ils sont tous beaux , bien-faits
 & bien grands ,
 Et d'un extérieur qui brille ;
 Mais si l'un d'eux est foible , on ne dit
 mot ,
 On le méprise , on le raille , on le pille :
 Quelquefois , cependant , c'est ce petit
 marmot
 Qui fera le bonheur de toute la famille.



L'ADROITE
PRINCESSE,
OU LES AVANTURES
DE FINETTE.
NOUVELLE.

A Madame la Comtesse

DE MURAT.

Vous faites les plus jolies Nouvelles du monde en vers ; mais en vers aussi doux , que naturels : je voudrois

drois bien , charmante Comtesse , vous en dire une à mon tour ; cependant je ne sçai si vous pourrez vous en divertir : je suis aujourd'hui de l'humeur du Bourgeois Gentilhomme ; je ne voudrois ni vers , ni prose pour vous la conter : point de grands mots , point de brillans , point de rimes ; un tour naïf m'accommode mieux ; en un mot un récit sans façon & comme on parle : je ne cherche que quelque moralité.

Mon Historiette en fournit assez , & par-là elle pourra vous être agréable. Elle roule sur deux Proverbes , au lieu d'un , c'est la mode ; vous les aimez : je m'accommode à l'usage avec plaisir. Vous y verrez comment nos ayeux sçavoient insinuer qu'on tombe dans mille désordres , quand on se plaît à ne rien faire , ou pour parler comme eux , qu'*Oisiveté est la mere de tous vices* ; & vous aimerez , sans doute , leur manière de persuader. Le second Proverbe est , qu'il faut être toujours sur ses gardes : vous voyez bien que je veux dire , que *la Défiance est la mere de Sûreté*.

*Non , l'Amour ne triomphe guères ,
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires.
Vous , qui craignez que d'un adroit vain-
queur*

Votre

Votre raison ne devienne la dupe ,
Beautés , si vous voulez conserver votre
cœur ,

Il faut que votre esprit s'occupe.

Mais si malgré vos soins , votre sort est
d'aimer ,

Gardez du moins de vous laisser char-
mer ,

Sans connoître
Celui que votre cœur se veut donner pour
maître.

Craignez les Blondins doucereux

Qui fatiguent les ruelles ,

Et ne sçachant que dire aux Belles

Soupirent sans être amoureux.

Défiez-vous des Conteurs de fleurettes ;

Connoissez bien le fond de leurs esprits :

Après de toutes les Iris

Ils débitent mille fornettes.

Défiez - vous enfin de ces brusques A-
mans ,

Qui se disent en feu dès les premiers
momens ,

Et jurent une vive flame ;

Mocquez-vous de ces vains sermens :

Pour bien assujettir une ame

Il faut qu'il en coute du tems.

Gardez qu'un peu de complaisance

Ne désarme trop tôt votre austère fierté ;

De votre juste défiance

Dépend votre repos & votre sûreté

Mais

Mais je n'y songe pas, Madame ; j'ai fait des vers : au lieu de m'en tenir au goût de Monsieur Jourdain, j'ai rimé sur le ton de Quinault : je reprends le tour simple au plus vite, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eut pour cet agréable Moraliseur ; & de peur qu'on ne m'accuse de le piller & de le mettre en pièces, comme tant d'Auteurs impitoyables font tous les jours.

Du tems des premières Croisades, un Roi de je ne sçai quel Royaume de l'Europe, se résolut d'aller faire la guerre aux Infidèles dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage, il mit un si bon ordre aux affaires de son Royaume, & il en confia la Régence à un Ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétoit le plus ce Prince, c'étoit le soin de sa famille. Il avoit perdu la Reine son Epouse depuis assez peu de tems : elle ne lui avoit point laissé de fils ; mais il se voyoit pere de trois jeunes Princesses à marier. Ma Chronique ne m'a point appris leur véritable nom ; je sçai seulement, que comme en ces tems heureux la simplicité des peuples donnoit sans façon des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités, ou leurs défauts, on avoit
surnommé

surnommé l'aînée de ces Princesses , *Nonchalante* , ce qui signifie Indolente en stile moderne , la seconde , *Babillarde* , & la troisième , *Finette* : noms qui avoient tous un juste rapport aux caractères de ces trois Sœurs.

Jamais on n'a rien vu de si indolent qu'étoit *Nonchalante*. Tous les jours elle n'étoit pas éveillée à une heure après midi : on la traînoit à l'Eglise telle qu'elle sortoit de son lit , sa coëffure en désordre , sa robe détachée , point de ceinture , & souvent une mule d'une façon & une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée ; mais on ne pouvoit résoudre cette Princesse à être jamais autrement qu'en mules : elle trouvoit une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand *Nonchalante* avoit dîné , elle se mettoit à sa Toilette , où elle étoit jusqu'au soir : elle employoit le reste de son tems jusqu'à minuit , à jouer & à souper ; ensuite on étoit presque aussi long-tems à la deshabiller , qu'on avoit été à l'habiller : elle ne pouvoit jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menoit une autre sorte de vie. Cette Princesse étoit fort vive , & n'employoit que peu de tems pour sa personne ; mais elle avoit une envie de

E

parler

parler si étrange , que depuis qu'elle étoit éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie , la bouche ne lui fermoit pas. Elle sçavoit l'Histoire des mauvais ménages , des liaisons tendres , des galanteries , non seulement de toute la Cour , mais des plus petits Bourgeois. Elle tenoit registre de toutes les femmes , qui exerçoient certaines rapines dans leur domestique , pour se donner une parure plus éclatante ; & étoit informée précisément de ce que gagnoit la suivante de la Comtesse une telle & le Maître d'Hôtel du Marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses , elle écoutoit sa Nourrice & sa Coutuière avec plus de plaisir qu'elle n'auroit fait un Ambassadeur ; & ensuite elle étourdissoit de ces belles Histoires , depuis le Roi son pere jusqu'à ses valets de pied : car pourvû qu'elle parlât , elle ne se soucioit pas à qui. La démangeaison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette Princesse. Malgré son grand rang , ses airs trop familiers donnerent la hardiesse aux Blondins de la Cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes sans façon , pour avoir le plaisir de leur répondre ; car à quelque prix que ce fût , il falloit , que du matin au
soir ,

soir, elle écoutât ou caquetât. Babil-
larde, non plus que Nonchalante, ne
s'occupoit jamais, ni à penser, ni à
faire aucune réflexion, ni à lire; elle
s'embarraffoit aussi peu d'aucun soin do-
mestique, ni des amusemens que pro-
duit l'aiguille & le fuseau. Enfin ces
deux sœurs, dans une éternelle oisive-
té, ne faisoient jamais agir ni leur es-
prit, ni leur main.

La sœur cadette de ces deux Prin-
cesses étoit d'un caractère bien différent.
Elle agissoit incessamment de l'esprit &
de sa personne: elle avoit une vivaci-
té surprenante, & elle s'appliquoit à en
faire un bon usage. Elle sçavoit parfai-
tement bien danser, chanter, jouer des
instrumens; réussissoit avec une adresse
admirable à tous les petits travaux de
la main, qui amusent d'ordinaire les
personnes de son sexe; mettoit l'ordre
& la regle dans la Maison du Roi, &
empêchoit, par ses soins, les pilleries
des petits Officiers: car dès ce tems-là
ils se mêloient de voler les Princes.

Ses talens ne se bornoient pas là: el-
le avoit beaucoup de jugement, & une
présence d'esprit si merveilleuse, qu'el-
le trouvoit sur le champ des moyens
pour sortir de toutes sortes d'affaires.
Cette jeune Princesse avoit découvert

par sa pénétration , un piège dangereux ; qu'un Ambassadeur de mauvaise foi avoit tendu au Roi son pere dans un Traité , que ce Prince étoit tout prêt de signer. Pour punir la perfidie de cet Ambassadeur & de son Maître , le Roi changea l'article du Traité , & en le mettant dans les termes que lui avoit inspirés sa fille , il trompa à son tour le trompeur même. La jeune Princesse découvrit encore un tour de fourberie , qu'un Ministre vouloit jouer au Roi ; & par le conseil qu'elle donna à son pere , il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La Princesse donna en plusieurs autres occasions des marques de sa pénétration & de sa finesse d'esprit ; elle en donna tant , que le peuple lui donna le surnom de Finette. Le Roi l'aimoit beaucoup plus que ses autres filles ; & il faisoit un si grand fonds sur son bon sens , que s'il n'avoit point eu d'autre enfant qu'elle , il seroit parti sans inquiétude : mais il se défioit autant de la conduite de ses autres filles , qu'il se reposoit sur celle de Finette. Ainsi pour être sûr des démarches de sa famille , comme il se croyoit sûr de celles de ses sujets , il prit les mesures que je vais dire.

Vous , qui êtes si sçavante dans tou-

tes sortes d'antiquités , je ne doute pas , Comtesse charmante , que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des Fées. Le Roi dont je vous parle , étant ami intime d'une de ces habiles femmes , alla trouver cette amie : il lui représenta l'inquiétude où il étoit touchant ses filles. Ce n'est pas , lui dit ce Prince , que les deux aînées dont je m'inquiète , ayent jamais fait la moindre chose contre leur devoir : mais elles ont si peu d'esprit , elles sont si imprudentes , & vivent dans une si grande désoccupation , que je crains , que pendant mon absence , elles n'aillent s'embarrasser dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette , je suis sûr de sa vertu ; cependant je la traiterai comme les autres , pour faire tout égal : c'est pourquoi , sage Fée , je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles , qui soient faites avec un tel art , que chaque quenouille ne manque point de se casser , si-tôt que celle à qui elle appartiendra , fera quelque chose contre sa gloire.

Comme cette Fée étoit des plus habiles , elle donna à ce Prince trois quenouilles enchantées , & travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein

qu'il avoit : mais il ne fut pas content de cette précaution. Il mena les Princesses dans une Tour fort haute , qui étoit bâtie dans un lieu bien désert. Le Roi dit à ses filles , qu'il leur ordonnoit de faire leur demeure dans cette Tour pendant tout le tems de son absence , & qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs Officiers de l'un & de l'autre sexe , & après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées dont il leur expliqua les qualités , il embrassa les Princesses , & ferma les portes de la Tour , dont il prit lui-même les clefs ; puis il partit.

Vous allez peut-être croire , Madame , que ces Princesses étoient là en danger de mourir de faim. Point du tout : on avoit eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la Tour ; & on y avoit mis une corde , à laquelle les Princesses attachoient un corbillon , qu'elles descendoient chaque jour. Dans ce corbillon on mettoit leurs provisions pour la journée ; & quand elles l'avoient remonté , elles retiroient avec soin la corde dans la chambre.

Nonchalante & Babillarde menoient dans cette solitude une vie qui les désespéroit : elles s'ennuyoient à un point qu'on

qu'on ne ſçauroit exprimer ; mais il falloit prendre patience : car on leur avoit fait la quenouille ſi terrible , qu'elles craignoient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fit caſſer.

Pour Finette, elle ne ſ'ennuyoit point du tout : ſon fuſeau , ſon aiguille , & ſes Inſtrumens de Muſique lui fournisſoient des amuſemens ; & outre cela , par l'ordre du Miniſtre qui gouvernoit l'Etat , on mettoit dans le corbillon des Princeſſes , des lettres , qui les informoient de tout ce qui ſe paſſoit au-dedans & au-dehors du Royaume. Le Roi l'avoit permis ainſi , & le Miniſtre , pour faire ſa Cour aux Princeſſes , ne manquoit pas d'être exact ſur cet article. Finette liſoit toutes ces nouvelles avec emprefſement , & ſ'en divertifſoit. Pour ſes deux ſœurs , elles ne daignoient pas y prendre la moindre part : elles diſoient qu'elles étoient trop chagrines , pour avoir la force de ſ'amuſer de ſi peu de choſes ; il leur falloir au moins des cartes , pour ſe deſennuyer pendant l'abſence de leur pere.

Elles paſſoient donc ainſi triſtement leur vie en murmurant contre leur deſtin ; & je crois qu'elles ne manquerent pas de dire , *qu'il vaut mieux être né heureux , que d'être né fils de Roi.* Elles

étoient souvent aux fenêtres de leur Tour, pour voir du moins ce qui se passeroit dans la campagne. Un jour, comme Finette étoit occupée dans sa chambre à quelque joli ouvrage, ses sœurs qui étoient à la fenêtre, virent au pied de leur Tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur crioit sa misère fort pathétiquement. Elle les prioit à mains jointes de la laisser entrer dans leur Château, leur représentant qu'elle étoit une malheureuse Etrangère qui sçavoit mille sortes de choses, & qu'elle leur rendroit service avec la plus exacte fidélité. D'abord les Princesses se souvinrent de l'ordre qu'avoit donné le Roi leur pere, de ne laisser entrer personne dans la Tour : mais Nonchalante étoit si lasse de se servir elle-même, & Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coëffée en détail, & l'empressement qu'eut l'autre d'avoir une personne de plus pour jaser, les engagea à se résoudre de laisser entrer la pauvre Etrangère.

Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du Roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse ? Je crois que nous la pouvons recevoir sans conséquence. Vous ferez ce qu'il vous plai-

ra, ma sœur, répondit Nonchalante. Babillarde qui n'attendoit que ce consentement, descendit aussi-tôt le corbillon : la pauvre femme se mit dedans, & les Princesses la montèrent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible malpropreté de ses habits les dégoûta : elles voulurent lui en donner d'autres ; mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, & que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit songer à les servir. Comme elle achevoit de parler, Finette revint de sa chambre. Cette Princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs : elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avoient fait monter ; & Finette, qui vit que c'étoit une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des Princesses fit cent tours dans le Château, sous prétexte de leur service ; mais en effet pour observer la disposition du dedans. Car, Madame, je ne sçai si vous ne vous en doutez point déjà ; mais cette gueuse prétendue étoit aussi dangereuse dans le Château que le fut le Comte Ory dans le Couvent, où il entra déguisé en Abbessé fugitive.

Pour ne vous pas tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons, étoit le fils aîné d'un Roi puissant, voisin du pere des Princesses. Ce jeune Prince, qui étoit un des plus artificieux esprits de son tems, gouvernoit entierement le Roi son pere; & il n'avoit pas besoin de beaucoup de finesse pour cela: car ce Roi étoit d'un caractère si doux & si facile, qu'on lui en avoit donné le surnom de *Moult-benin*. Pour le jeune Prince, comme il n'agissoit que par artifices & par détours, les peuples l'avoient surnommé *Riche-en-cautelle*, & pour abréger, on disoit *Riche-cautelle*.

Il avoit un frere cadet qui étoit aussi rempli de belles qualités, que son aîné l'étoit de défauts: cependant malgré la différence d'humeurs, on voyoit entre ces deux freres une union si parfaite, que tout le monde en étoit surpris. Outre les bonnes qualités de l'ame qu'avoit le Prince cadet, la beauté de son visage & la grace de sa personne, étoient si remarquables, qu'elles l'avoient fait nommer *Bel-à-voir*. C'étoit le Prince *Riche-cautelle* qui avoit inspiré à l'Ambassadeur du Roi son pere ce trait de mauvaise foi, que l'adresses de *Finette* avoit fait tomber sur eux.

Riche-

Riche-cautelle , qui n'aimoit déjà guères le Roi , pere des Princesses , avoit achevé par-là de le prendre en aversion ; ainsi quand il sçut les précautions que ce Prince avoit prises à l'égard de ses filles , il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un pere si soupçonneux. Riche-cautelle obtint permission du Roi son pere d'aller faire voyage sous des prétextes qu'il inventa ; & il prit des mesures qui le firent parvenir à entrer dans la Tour des Princesses comme vous avez vû.

En examinant le Château , ce Prince remarqua qu'il étoit facile aux Princesses de se faire entendre des passans ; & il en conclut qu'il devoit rester dans son déguisement pendant tout le jour , parce qu'elles pourroient bien , si elles s'en avisoient , appeller du monde & le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée les habits & le personnage d'une gueuse de profession ; & le soir , lorsque les trois sœurs eurent soupé , Riche-cautelle jetta les haillons qui le couvroient , & laissa voir des habits de Cavalier tout couverts d'or & de pierreries. Les pauvres Princesses furent si épouvantées de cette vue , que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette & Babillar-

de , qui étoient agiles , eurent bientôt gagné leur chambre : mais Nonchalante , qui avoit à peine l'usage de marcher , fut en un instant atteinte par le Prince.

Aussi tôt il se jetta à ses pieds , lui déclara qui il étoit , & lui dit que la réputation de sa beauté & ses portraits l'avoient engagé à quitter une Cour délicieuse , pour lui venir offrir ses vœux & sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue , qu'elle ne pouvoit répondre au Prince , qui étoit toujours à genoux : mais comme en lui disant mille douceurs & lui faisant mille protestations , il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour Epoux dès ce moment-là même ; sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer , elle dit nonchalamment à Riche-cautelle qu'elle le croyoit sincère , & qu'elle acceptoit sa foi. Elle n'observa pas de plus grandes formalités que celles-là dans la conclusion de ce mariage ; mais aussi elle en perdit sa quenouille : elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde & Finette étoient dans des inquiétudes étranges. Elles avoient gagné séparément leurs chambres , & elles s'y étoient enfermées. Ces chambres étoient assez éloignées

gnées l'une de l'autre ; & comme chacune de ces Princesses ignoroit entièrement le destin de ses sœurs , elles passerent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain le pernicieux Prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du jardin ; & là cette Princesse témoigna à Riche-cautelle l'inquiétude où elle étoit de ses sœurs , quoiqu'elle n'osât se présenter devant elles , dans la crainte qu'elles ne blâmassent fort son mariage. Le Prince lui dit qu'il se chargeoit de le leur faire approuver ; & après quelques discours il sortit , & enferma Nonchalante sans qu'elle s'en apperçût : ensuite il se mit à chercher les Princesses avec soin. Il fut quelque tems sans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étoient enfermées. Enfin l'envie qu'avoit Babilarde de toujours parler , étant cause que cette Princesse parloit toute seule en se plaignant , le Prince s'approcha de la porte de sa chambre , & la vit par le trou de la serrure.

Riche-cautelle lui parla au travers de la porte , & lui dit , comme il avoit dit à sa sœur , que c'étoit pour lui offrir son cœur & sa foi qu'il avoit fait l'entreprise d'entrer dans la Tour. Il louoit avec exagération sa beauté & son esprit ;

&

& Babillarde , qui étoit très-persuadée qu'elle possédoit un mérite extrême , fut assez folle pour croire ce que le Prince lui disoit : elle lui répondit un flux de paroles , qui n'étoient pas trop désobligeantes. Il falloit que cette Princesse eût une étrange fureur de parler , pour s'en acquitter comme elle faisoit dans ces momens ; car elle étoit dans un abattement terrible : outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée , par la raison qu'il n'y avoit rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une paresse extrême , & qu'elle ne songeoit jamais à rien qu'à toujours parler , elle n'avoit pas la moindre prévoyance : quand elle avoit besoin de quelque chose , elle avoit recours à Finette ; & cette aimable Princesse , qui étoit aussi laborieuse & prévoyante que ses sœurs l'étoient peu , avoit toujours dans sa chambre une infinité de massépains , de pâtes & de confitures sèches & liquides qu'elle avoit fait elle-même. Babillarde donc , qui n'avoit pas un pareil avantage , se sentant pressée par la faim & par les tendres protestations que lui faisoit le Prince au travers de la porte , l'ouvrit enfin à ce séducteur ; & quand elle eut ouvert , il fit encore parfaitement le Comédien auprès d'elle :

d'elle : il avoit bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre , & s'en allerent à l'Office du Château , où ils trouverent toutes sortes de rafraîchissemens ; car le corbillon en fournissoit toujours les Princesses d'avance. Babillarde continuoît d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenues ses sœurs ; mais elle s'alla mettre dans l'esprit , sur je ne sçai quel fondement , qu'elles étoient sans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette , où elles ne manquoient de rien. Riche-cautelle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée , & lui dit , qu'ils iroient trouver ces Princesses vers le soir. Elle ne fut pas de cet avis ; elle répondit , qu'il falloit les aller chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le Prince & la Princesse mangèrent ensemble de fort bon accord ; & après qu'ils eurent achevé , Riche-cautelle demanda à aller voir le bel appartement du Château : il donna la main à la Princesse , qui le mena dans ce lieu ; & quand il y fut , il recommença à exagérer la tendresse qu'il avoit pour elle , & les avantages qu'elle trouveroit en l'épousant. Il lui dit , comme il avoit dit à Nonchalante , qu'elle de-
voit

voit accepter sa foi au moment même , parce que si elle alloit trouver ses sœurs avant que de l'avoir reçu pour Epoux , elles ne manqueroient pas de s'y opposer , puisqu'étant sans contredit le plus puissant Prince voisin , il paroïssoit plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle ; qu'ainsi cette Princesse ne consentiroit jamais à une union qu'il souhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde , après bien des discours qui ne signifioient rien , fut aussi extravagante qu'avoit été sa sœur : elle accepta le Prince pour Epoux , & ne se souvint des effets de sa quenouille de verre , qu'après que cette quenouille fut cassée en cent pièces.

Vers le soir Babillarde retourna dans sa chambre avec le Prince ; & la première chose que vit cette Princesse , ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle : le Prince lui demanda le sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire , elle dit sottement à Riche-cautelle le mystère des quenouilles ; & ce Prince eut une joie de scélérat , de ce que le pere des Princeses seroit par-là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ses filles.

Cependant

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher ses sœurs ; elle craignoit avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite : mais le Prince s'offrit de les aller trouver , & dit , qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cette assurance , la Princesse , qui n'avoit point dormi la nuit , s'assoupit ; & pendant qu'elle dormoit Riche-cautelle l'enferma à la clef , comme il avoit fait Nonchalante.

N'est-il pas vrai , belle Comtesse , que ce Riche-cautelle étoit un grand scélérat , & ces deux Princesses de lâches & imprudentes personnes ? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là , & je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi : mais ne vous inquiétez point ; ils seront tous traités comme ils méritent. Il n'y aura que la sage & courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce Prince perfide eut enfermé Babillarde , il alla dans toutes les chambres du Château les unes après les autres ; & comme il les trouva toutes ouvertes , il conclut qu'une seule , qu'il voyoit fermée par dedans , étoit assurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit composé une Harangue

gue circulaire , il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avoit dites à ses sœurs. Mais cette Princesse qui n'étoit pas une dupe comme ses aînées , l'écouta assez long-tems sans lui répondre. Enfin voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre , elle lui dit , que s'il étoit vrai qu'il eût une tendresse aussi forte & aussi sincère pour elle qu'il vouloit le lui persuader , elle le prioit de descendre dans le jardin , & d'en fermer la porte sur lui , & qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtre de sa chambre , qui donnoit sur ce jardin.

Riche-cautelle ne voulut point accepter ce parti ; & comme la Princesse s'opiniâtroit toujours à ne point vouloir ouvrir , ce méchant Prince , outré d'impatience , alla querir une buche & enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau , qu'on avoit laissé par hasard dans une garde-robe qui étoit proche de sa chambre. L'émotion animoit le teint de cette Princesse ; & quoique ses yeux fussent pleins de colere , elle parut à Riche-cautelle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds ; mais elle lui dit fièrement en se reculant : Prince , si vous approchez de moi , je vous fendrai la tête
avec

avec ce marteau. Quoi ! belle Princesse, s'écria Riche-cautelle de son ton d'hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine ? Il se mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avoit inspiré la réputation de sa beauté & de son esprit merveilleux. Il ajouta, qu'il ne s'étoit déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur & sa main, & lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence de sa passion la hardiesse qu'il avoit eue d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader, comme il avoit fait à ses sœurs, qu'il étoit de son intérêt de le recevoir pour Epoux au plus vite. Il dit encore à Finette, qu'il ne sçavoit pas où s'étoient retirées les Princesses ses sœurs, parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les chercher, n'ayant songé qu'à elle. L'adroite Princesse, feignant de se radoucir, lui dit qu'il falloit chercher ses sœurs, & qu'après on prendroit des mesures tous ensemble : mais Riche-cautelle lui répondit, qu'il ne pouvoit se résoudre à aller trouver les Princesses, qu'elle n'eût consenti à l'épouser, parce que ses sœurs ne manqueroient pas de s'y opposer, à cause de leur droit d'aînesse.

Finette

Finette , qui se défioit avec raison de ce Prince perfide , sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ses sœurs , & se résolut de les vanger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune Princesse dit donc à Riche-cautelle, qu'elle consentoit sans peine à l'épouser : mais qu'elle étoit persuadée que les mariages qui se faisoient le soir étoient toujours malheureux ; qu'ainsi elle le prioit de remettre la Cérémonie , de se donner une foi réciproque , au lendemain matin. Elle ajouta , qu'elle l'affuroit de n'avertir les Princeses de rien , & lui dit qu'elle le prioit de la laisser un peu de tems seule pour penser au Ciel ; qu'ensuite elle le meneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit , & qu'après elle reviendrait s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-cautelle qui n'étoit pas un fort courageux personnage , & qui voyoit toujours Finette armée du gros marteau , dont elle badinoit comme on fait d'un éventail , Riche-cautelle , dis-je , consentit à ce que souhaitoit la Princesse , & se retira pour la laisser quelques tems méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné

gné que Finette courut faire un lit sur le trou d'un Egout qui étoit dans une chambre du Château. Cette chambre étoit aussi propre qu'une autre : mais on jettoit dans le trou de cet égout qui étoit fort spacieux , toutes les ordures du Château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très-foibles ; puis elle fit bien proprement un lit par dessus , & s'en retourna aussi-tôt dans sa chambre. Un moment après Riche-cautelle y revint , & la Princesse le conduisit où elle venoit de faire le lit , & se retira. Le Prince , sans se deshabiller , se jetta sur le lit avec précipitation ; & sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons , il tomba au fond de l'Egout , sans pouvoir se retenir , en se faisant vingt bosses à la tête , & en se fracassant de tous côtés. La chute du Prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Finette ; elle sçut aussi-tôt que son artifice avoit eu tout le succès qu'elle s'étoit promis , & elle en ressentit une joye secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égout. Il méritoit bien cette punition ; & la Princesse avoit raison d'en être satisfaite.

Mais

Mais sa joie ne l'occupoit pas si fort , qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-cautelle après avoir enfermé cette Princesse à double tour , avoit laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement , & le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle maniere elle s'étoit défaite du Prince fourbe qui étoit venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre : car malgré son caquet elle étoit si peu éclairée , qu'elle avoit crû ridiculement tout ce que Riche-cautelle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette Princesse dissimulant l'excès de sa douleur, sortit de sa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du Château sans trouver leur sœur : enfin Finette s'avisa qu'elle pouvoit bien être dans l'apartement du Jardin. Elles l'y trouvèrent en effet demi morte de désespoir & de foiblesse ; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les Princeses lui donnerent tous les secours nécessaires ; ensuite

fuïte elles firent ensemble des éclairciffemens qui mirent Nonchalante & Babillarde dans une douleur mortelle : puis toutes trois s'allèrent reposer.

Cependant Riche-cautelle passa la nuit fort mal à son aise ; & quand le jour fut venu , il ne fut guères mieux. Ce Prince se trouvoit dans des Cavernes dont il ne pouvoit pas voir toute l'horreur , parce que le jour n'y donnoit jamais. Néanmoins à force de se tourmenter , il trouva l'issue de l'égout , qui donnoit dans une Rivière assez éloignée du Château. Il trouva moyen de se faire entendre à des gens qui pêchoient dans cette Riviere , dont il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens.

Il se fit transporter à la Cour du Roi son Pere pour se guérir à loisir ; & la disgrâce qui lui étoit arrivée lui fit prendre une si forte haine contre Finette , qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette Princesse passoit des momens bien tristes : la gloire lui étoit mille fois plus chère que la vie ; & la honteuse foiblesse de ses sœurs la mettoit dans un désespoir dont elle avoit peine à se rendre maîtresse. Cependant la mauvaise santé de ces deux Princesses qui étoit
causée

causée par les suites de leurs mariages indignes , mit encore la constance de Finette à l'épreuve. Riche-cautelle , qui étoit déjà un habile fourbe , rapella tout son esprit depuis son aventure pour devenir fourbissime. L'Egout , ni les contusions , ne lui donnoient pas tant de chagrin , que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il se douta des suites de ses deux mariages ; & pour tenter les Princesses malades , il fit porter sous les fenêtres de leur Château de grandes caisses remplies d'arbres tous chargés de beaux fruits. Nonchalante & Babillarde qui étoient souvent aux fenêtres , ne manquerent pas de voir ces fruits : aussi-tôt il leur prit une envie violente d'en manger ; & elles persécuterent Finette de descendre dans le Corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette Princesse fut assez grande pour vouloir bien contenter ses sœurs : elle descendit, & leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangerent avec la dernière avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre espèce. Nouvelle envie des Princesses : nouvelle complaisance de Finette ; mais des Officiers de Riche-cautelle cachés ; & qui avoient manqué leur coup la première fois , ne le manquerent

rent pas celle ci : ils se saisirent de Finette , & l'emmenèrent aux yeux de ses sœurs qui s'arrachotent les cheveux de désespoir.

Les Satellites de Riche-cautelle firent si bien, qu'ils menerent Finette dans une maison de campagne où étoit le Prince pour achever de se remettre en santé. Comme il étoit transporté de fureur contre cette Princesse , il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté & une grandeur d'ame digne d'une Héroïne comme elle étoit. Enfin après l'avoir gardée quelques jours prisonniere , il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute , & il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une maniere qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit faits. Ensuite ce perfide Prince montra barbairement à Finette un Tonneau tout hérissé par dedans de canifs , de rasoirs & de cloux à crochet , & lui dit que pour la punir comme elle méritoit, on l'alloit jeter dans ce Tonneau , puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoique Finette ne fût pas Romaine , elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparoit , que Régulus l'avoit été autrefois à la vue d'un destin pareil.

E

Cette

Cette jeune Princesse conserva toute sa fermeté, & même toute sa présence d'esprit. Riche-cautelle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, & songea à hâter sa mort. Dans cette vue il se baissa vers l'entrée du Tonneau, qui devoit être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ses armes meurtrières. Finette qui vit son Persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de tems : elle le jetta habilement dans le Tonneau, & elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au Prince le tems de se reconnoître. Après ce coup elle prit la fuite, & les Officiers du Prince, qui avoient vû avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur Maître vouloit traiter cette aimable Princesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs ils étoient si effrayés de ce qui venoit d'arriver à Riche-cautelle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le Tonneau qui rouloit avec violence : mais leurs soins furent inutiles ; il roula jusqu'au bas de la montagne, & ils en tirèrent leur Prince couvert de mille playes.

L'accident de Riche-cautelle mit au désespoir le Roi Moul-benin & le Prince Bel-

Bel-à-voir. Pour les Peuples de leurs Etats , ils n'en furent point touchés. Riche-cautelle en étoit très-hai ; & même l'on s'étonnoit de ce que le jeune Prince qui avoit des sentimens si nobles & si généreux , pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de son sang ; & Riche cautelle avoit toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié , que ce généreux Prince n'auroit jamais pû se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des blessures de son frere , & il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant malgré les soins empressés que tout le monde en prit , rien ne soulageoit Riche-cautelle ; au contraire , ses playes sembloient toujours s'envenimer de plus en plus, & le faire souffrir long tems.

Finette , après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avoit couru , avoit encore regagné heureusement le Château où elle avoit laissé ses sœurs ; & n'y fut pas long-tems sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux Princesses mirent au monde chacune un fils , dont Finette se trouva fort embarrassée. Cependant le courage de cette Princesse

ne s'abbatit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle en vit bien le péril. Elle prit pour faire réussir le dessein qu'elle avoit, toutes les mesures que la prudence peut inspirer. Elle se déguisa en homme : enferma les enfans de ses sœurs dans des Boëtes ; & elle y fit de petits trous vis-à-vis la bouche de ces enfans, pour leur laisser la respiration. Elle prit un cheval : emporta ces Boëtes & quelques autres ; & dans cet équipage elle arriva à la Ville Capitale du Roi Moul-benin, où étoit Riche-cautelle.

Quand Finette fut dans cette Ville, elle apprit que la maniere magnifique dont le Prince Bel-à-voir récompensoit les remèdes qu'on donnoit à son frere, avoit attiré à la Cour tous les Charlatans de l'Europe. Car dès ce tems-là il y avoit quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçu des dons du Ciel, pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science étoit de fourber hardiment, trouvoient toujours beaucoup de croyance parmi les Peuples. Ils sçavoient leur imposer par leur extérieur extraordinaire, & par les noms bizarres qu'ils
pre-

prenoient. Ces sortes de Médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance, & la prérogative de venir de loin, souvent leur tient lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse Princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom parfaitement étranger pour ce Royaume-là : ce nom étoit Sanatio ; puis elle fit annoncer de tous côtés que le Chevalier Sanatio étoit arrivé avec des secrets merveilleux, pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses & les plus envenimées. Aussi-tôt Bel-à-voir envoya querir le prétendu Chevalier. Finette vint ; fit le Médecin empirique le mieux du monde ; débita cinq ou six mots de l'art d'un air Cavalier : rien n'y manquoit. Cette Princesse fut surprise de la bonne mine & des manières agréables de Bel-à-voir ; & après avoir raisonné quelque-tems avec ce Prince au sujet des blessures de Riche-cautelle, elle dit qu'elle alloit querir une bouteille d'une eau incomparable, & que cependant elle laissoit deux Boîtes qu'elle avoit apportées, qui contenoient des onguents excellens, propres au Prince blessé.

Là-dessus le prétendu Médecin sortit ; il ne revenoit point : l'on s'impa-

rientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin , comme on alloit envoyer le presser de revenir , on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche-cautelle. Cela surprit tout le monde ; car il ne paroissoit point d'enfans. Quelqu'un prêta l'oreille ; & on découvrit que ces cris venoient des Boëtes de l'Empirique.

C'étoient en effet les neveux de Finette. Cette Princesse leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au Palais : mais comme il y avoit déjà long-tems , ils en souhaitoient de nouvelle ; & ils expliquoient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les Boetes , & l'on fut fort surpris d'y voir bien effectivement deux Marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-cautelle se douta aussi-tôt que c'étoit encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire , & ses maux en augmentèrent à un tel point , qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur ; & Riche-cautelle , perfide jusqu'à son dernier moment , songea à abuser de la tendresse de son frere. Vous m'avez toujours aimé , Prince , lui dit-il , & vous pleurez ma perte. Je n'ai plus
besoin

besoin des preuves de votre amitié par rapport à la vie. Je meurs : mais si je vous ai été véritablement cher , promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire.

Bel-à-voir qui dans l'état où il voyoit son frere se sentoît incapable de lui rien refuser , lui promit avec les plus terribles sermens de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Aussi-tôt que Riche-cautelle eut entendu ces sermens , il dit à son frere en l'embrassant : Je meurs consolé , Prince , puisque je serai vengé. Car la prière que j'ai à vous faire , c'est de demander Finette en mariage aussi-tôt que je serai mort. Vous obtiendrez sans doute cette maligne Princesse , & dès qu'elle sera en votre pouvoir , vous lui plongerez un poignard dans le sein. Bel-à-voir frémit d'horreur à ces mots : il se repentît de l'imprudence de ses sermens ; mais il n'étoit plus tems de se dédire , & il ne voulut rien témoiger de son repentir à son frere , qui expira peu de tems après. Le Roi Moult-benin en eut une sensible douleur. Pour son Peuple , loin de regretter Riche-cautelle , il fut ravi que sa mort assurât la succession du Royaume à Bel-à-voir , dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette qui étoit encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs , apprit bien-tôt la mort de Riche-cautelle ; & peu de tems après on annonça aux trois Princesses le retour du Roi leur pere. Ce Prince vint avec empressement dans leur Tour , & son premier soin fut de demander à voir les Quenoüilles de verre. Nonchalante alla querir la Quenoüille de Finette , la montra au Roi ; puis ayant fait une profonde révérence , elle reporta la Quenoüille où elle l'avoit prise. Babilharde fit le même manége , & Finette à son tour apporta sa Quenoüille : mais le Roi qui étoit soupçonneux , voulut voir les trois Quenoüilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui pût montrer la sienne ; & le Roi entra dans une telle fureur contre ses deux filles aînées , qu'il les envoya à l'heure même à la Fée qui lui avoit donné les Quenoüilles , en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle , & de les punir comme elles le méritoient.

Pour commencer la punition des Princesses , la Fée les mena dans une galerie de son Château enchanté , où elle avoit fait peindre l'Histoire d'un nombre infini de Femmes illustres , qui s'étoient rendues célèbres par leurs ver-

tus

tus & par leur vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avoient du mouvement & étoient en action depuis le matin jusqu'au soir. On voyoit de tous côtés des trophées & des devises à la gloire de ces Femmes vertueuses ; & ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs, de comparer le triomphe de ces héroïnes, avec la situation méprisable où leur malheureuse imprudence les avoit réduites. Pour comble de chagrin, la Fée leur dit avec gravité, que si elles s'étoient aussi bien occupées que celles dont elles voyoient les Tableaux, elles ne seroient pas tombées dans les indignes égaremens où elles s'étoient perdues ; mais que l'oisiveté étoit *la mere de tous vices* & la source de tous leurs malheurs. La Fée ajouta, que pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, & pour leur faire réparer le tems qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne maniere. En effet elle obligea les Princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers & les plus vils ; & sans égard pour leur teint, elles les envoyoit cueillir des pois dans ses Jardins & en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir

espérer qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations : elle mourut de chagrin & de fatigue. Babillarde qui trouva moyen , quelque tems après , de s'échaper la nuit du Château de la Fée , se cassa la tête contre un arbre, & mourut de cette blessure entre les mains des Payfans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs ; & au milieu de ses chagrins , elle apprit que le Prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au Roi son pere , qui l'avoit accordée sans l'en avertir : car dès ce tems-là l'inclination des parties étoit la moindre chose que l'on confidéroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle : elle craignoit avec raison que la haine que Riche-cautelle avoit pour elle, n'eût passé dans le cœur d'un frere dont il étoit si chéri ; & elle appréhenda que ce jeune Prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frere. Pleine de cette inquiétude , la Princesse alla consulter la sage Fée , qui l'estimoit autant qu'elle avoit méprisé Nonchalante & Babillarde.

La Fée ne voulut rien révéler à Finette ; elle lui dit seulement : Princesse, vous êtes sage & prudente ; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour
votre

voire conduite , qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *la défiance est mère de sûreté*. Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime , & vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. Finette n'ayant pû tirer d'autre éclaircissement de la Fée , s'en retourna au Palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après cette Princesse fut épousée par un Ambassadeur au nom du Prince Bel-à-voir ; & on l'emmena trouver son Epoux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières Villes frontières du Roi Moul-benin ; & dans la troisième elle trouva Bel-à-voir qui étoit venu au devant d'elle par l'ordre de son Pere. Tout le monde étoit surpris de voir la tristesse de ce jeune Prince aux aproches d'un mariage qu'il avoit témoigné souhaiter : le Roi même lui en faisoit la guerre , & l'avoit envoyé malgré lui au devant de la Princesse.

Quand Bel-à-voir la vit , il fut frappé de ses charmes : il lui en fit compliment ; mais d'une manière si confuse que les deux Cours qui sçavoient combien ce Prince étoit spirituel & galant , crurent qu'il en étoit si vivement touché , qu'à force d'être amoureux il perdoit sa présence

sence d'esprit. Toute la Ville retentissoit de cris de joye , & l'on n'entendoit de tous côtés que des Concerts & des Feux d'artifice. Enfin , après un soupé magnifique , on songea à mener les deux Epoux dans leur appartement.

Finette qui se souvenoit toujours de la maxime que la Fée lui avoit renouvelée dans l'esprit , avoit son dessein en tête. Cette Princesse avoit gagné une de ses femmes , qui avoit la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinoit ; & elle avoit donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille , une vessie , du sang de mouton & les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangés au soupé. La Princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte , & composa une figure de paille dans laquelle elle mit les boyaux & la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en deshabillé de femme & en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle Marionnette , elle alla rejoindre la compagnie , & peu de tems après on conduisit la Princesse & son Epoux dans leur appartement. Quand on eut donné à la Toilette le tems qu'il lui falloit donner , la Dame d'honneur emporta les flambeaux & se retira. Aussitôt Finette jetta la femme de paille dans le lit , & se
cacha

cacha dans un des coins de la chambre.

Le Prince après avoir soupiré deux ou trois fois fort haut , prit son épée & la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment il sentit le sang ruisseler de tous côtés , & trouva la femme de paille sans mouvement. Qu'ai-je fait, s'écria Bel-à-voir ! Quoi ! après tant de cruelles agitations ! Quoi ! après avoir tant balancé si je garderois mes sermens aux dépens d'un crime , j'ai ôté la vie à une charmante Princesse que j'étois né pour aimer ! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vûe ; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frere possédé de fureur avoit exigé de moi par une indigne surprise ! Ah, Ciel ! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu ! Hé bien, Riche-cautelle, j'ai satisfait ton injuste vengeance : mais je vais venger Finette à son tour par ma mort. Oui , belle Princesse , il faut que de la même épée A ces mots Finette entendit que le Prince , qui dans son transport avoit laissé tomber son épée , la cherchoit pour se la passer au travers du corps : elle ne voulut pas qu'il fit une telle sottise ; ainsi elle lui cria : Prince , je ne suis point morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre

repentir ; & par une tromperie innocente , je vous ai épargné un crime.

Là-dessus Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avoit eue touchant la femme de paille. Le Prince transporté de joie d'apprendre que la Princesse vivoit , admira la prudence qu'elle avoit en toutes sortes d'occasions , & lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime à quoi il ne pouvoit penser sans horreur ; & il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux sermens qu'on avoit exigés de lui par artifice.

Cependant si Finette n'eût pas toujours été bien persuadée que *défiance est mere de sûreté* , elle eût été tuée , & sa mort eût été cause de celle de Bel-à-voir ; & puis après on auroit raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentimens de ce Prince. Vive la prudence & la présence d'esprit ! elles préservèrent ces deux Epoux de malheurs bien funestes , pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême , & passèrent une longue suite de beaux jours dans une gloire & dans une félicité qu'on auroit peine à bien décrire.

Voilà , Madame , la très-merveilleuse

se Histoire de Finette. Je vous avoue que je l'ai brodée, & que je vous l'ai contée un peu au long : mais quand on dit des contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires ; on cherche à s'amuser, & il me paroît qu'il ne coûte pas plus de les alonger, pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les circonstances font le plus souvent l'agrément de ces Histoires badines. Vous pouvez croire, charmante Comtesse, qu'il est facile de les réduire en abrégé. Je vous assure que quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontoit quand j'étois enfant : le récit en duroit au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne sçachiez que ce Conte est très-fameux : mais je ne sçai si vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de son antiquité. Elle nous assure que les Troubadours, ou Conteurs de Provence, ont inventé Finette, bien long-tems avant qu'Abelard, ni le célèbre Comte Thibaud de Champagne eussent produit des Romans. Ces sortes de Fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'on fait parfaitement

tement bien de les raconter aux enfans ,
pour leur inspirer l'amour de la vertu.
Je ne sçai pas si dans cet âge on vous a
parlé de Finette : mais pour moi ,

*Cent & cent fois ma Gouvernante ,
Au lieu de Fables d'animaux ,
M'a raconté les traits moraux
De cette Histoire surprenante.
On y voit accablé de maux
Un Prince dangereux qu'une noire malice
Entraîna dans l'horreur du vice.
On y voit naturellement
Que deux imprudentes Princesses ,
Qui passoient tous les jours dans de vaines
molleses ,
Et tomberent indignement
Dans un affreux égarement ,
Reçurent pour le prix de leurs lâches foibles-
sés
Un prompt & juste châtiment.
Mais autant que l'on voit dans cette belle
Histoire
Le vice puni , malheureux ,
Autant on voit les vertueux
Triomphans & couverts de gloire.
Après mille incidens qu'on ne sçauroit
prévoir ,
La sage & prudente Finette
Et le généreux Bel-à-voir
Goutent une gloire parfaite.*

Oui ,

Où, ces Contes frappent beaucoup ;
Plus que ne font les faits & du Singe &
du Loup.

J'y prenois un plaisir extrême ;
Tous les enfans en font de même :
Mais ces Fables plairont jusqu'aux plus
grands esprits ,
Si vous voulez, belle Comtesse ,
Par vos heureux talens orner de tels ré-
cits.

L'antique Gaule vous en presse.
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les Contes ingénus , quoique remplis d'a-
dresse ,
Qu'ont inventé les Troubadours.
Le sens mystérieux que leur tour enve-
lope
Egale bien celui d'Esopé.

F I N.



